Le Carnet #11 des Tendances du Jardin

SOUTENU PAR
L'INSTITUT
JARDILAND

TRANS MISSION

Louis BENECH /1
Paysagiste

Formé au sein des fameuses pépinières Hillier en Angleterre, il débute sa carrière de paysagiste en 1985. Il conçoit et réalise plus de 300 projets de parcs et de jardins, publics ou privés, en France comme dans le monde entier. Réaménagement des Tuileries avec Pascal Cribier et François Roubaud, jardins de l'Élysée, du Quai d'orsay, parc de Chaumont-sur-loire, et en 2012 lauréat du concours pour le Bosquet du Théâtre d'Eau dans le parc du château de Versailles.

Patrick BLANC /2
Botaniste, Chercheur au CNRS

Célèbre pour ses murs végétaux, Patrick Blanc est également chercheur au CNRS où, depuis 1982, il poursuit ses recherches sur les aspects dynamiques et évolutifs des plantes de sous-bois des forêts tropicales.

Son dernier livre : Patrick Blanc, *Mur végétal, de la nature à la ville,* Michel Lafon, 2011.
Édition actualisée de l'ouvrage paru en 2008.

Catherine de BOURGOING /3

Née dans un choux anglais, entretient les jardins du musée de la Vie romantique et du musée Bourdelle à Paris et un jardin potager du XVIIIe s. classé MH (Morvan). S'intéresse à l'histoire des jardins : a été commissaire de l'exposition "Jardins romantiques français, 1770-1840" au musée de la Vie romantique en 2011 et publie un ouvrage sur les oeuvres de André le Nôtre en 2013. Collabore aux "Mérites" de Courson et avec le CPJF (Comité des Parcs et Jardins de France) et l'APBF (Association des Parcs botaniques de France).

Jean-Noël BURTE /4

Ingénieur horticole et paysagiste de l'ENSH (École Nationale Supérieure d'Horticulture), il sera le Conservateur des Jardins du Luxembourg durant 32 ans. Il dirige notamment la 153e édition de l'encyclopédie horticole Le Bon Jardinier et participe à de nombreuses missions botaniques menées à travers le monde. Il a publié de nombreux articles dans Hommes & Plantes la revue du CCVS (Conservatoire des Collections Végétales Spécialisées).

Chantal COLLEU-DUMOND /5
Directrice du Domaine de Chaumont-sur-Loire

Agrégée de lettres classiques, passionnée de jardins depuis sa petite enfance, auteur de nombreux événements artistiques, Chantal Colleu-Dumond a effectué une grande partie de sa carrière à l'étranger, en Italie, en Allemagne, en Roumanie. Elle a aussi dirigé le service des Affaires internationales du ministère de la Culture. En 2003, elle est nommée Conseiller culturel auprès de l'Ambassade de France à Berlin. Depuis septembre 2007, elle dirige le Festival International des Jardins et le Domaine de Chaumont-sur-Loire, centre d'Arts et de nature. Elle vient de publier chez Flammarion " Jardins contemporains mode d'emploi ".

Antoine ISAMBERT /6
Directeur et associé des Éditions Eugen ULMER (Paris)

Conjuguant l'amour des plantes avec celui des livres, il dirige les Éditions Eugen Ulmer (Paris), spécialisées dans les ouvrages sur les jardins, la nature et l'écologie pratique.

Michel CONTE /7
Président du Directoire de Jardiland, Président de l'Institut Jardiland, Président de l'OTJ

Il dirige l'enseigne depuis 2006. Passionné par le développement du commerce jardin, il soutient la filière production de végétaux, véritable cœur de métier de l'entreprise. Aujourd'hui, l'enseigne est présente dans plus de 200 villes en France, DOM TOM et 4 pays. Début 2008, il crée l'Institut Jardiland, structure de réflexion et d'action indépendante du groupe Jardiland, qui accompagne l'ensemble des actions institutionnelles actuelles et futures orientées vers l'amélioration du cadre de vie, la préservation et le développement du patrimoine végétal.

Noëlle DORION /8
Professeure émérite à Agrocampus Ouest
(Centre d'Angers : Institut National d'Horticulture et de Paysage)

Outre ses fonctions d'enseignante en horticulture ornementale, elle était également chercheur, responsable de la composante INHP de l'unité mixte de recherche GenHort (génétique, horticulture). Elle est présidente de la section Plantes Ornementales du CTPS (Comité Technique Permanent de la Sélection). Noëlle Dorion et les personnels du Domaine Pédagogique et Expérimental (DPE) sont particulièrement impliqués dans la réalisation des Jardins d'Essai de l'OTJ, la préparation des végétaux étant réalisée au sein des serres du DPE.

OTJ /membres

Gérard FRANÇOIS /9
Président de PlantAssistance

Tour à tour marchand de fleurs, fleuriste, horticulteur et distributeur de plantes (Gie PlantAssistance), Gérard François est aussi jardinier. Il a créé à Préaux-du-Perche (Orne), le Jardin François ou, selon les dires de Nadia de Kermel, " Le Jardin rêvé d'un horticulteur rêveur ", ouvert au public " tous les jours du lever au coucher du soleil. "

Hélène et Patrice FUSTIER / 10
Créateurs et Organisateurs des Journées des Plantes de Courson, Co-Présidente et Vice-Président de l'OTJ

En 1982, ils créaient les Journées des Plantes de Courson. Événement bisannuel, national et international, celles-ci réunissent l'élite de la filière horticole et botanique, sélectionnée selon les critères exigeants de la Charte de Courson. A cueillant plus de 50 000 visiteurs par an, les Journées des Plantes de Courson ont valu à leurs créateurs, la prestigieuse Gold Veitch Memorial Medal décernée par la Royal Horticultural Society.

Antoine GOURNAY / 11
Conservateur du patrimoine et docteur en histoire de l'art

Normalien, agrégé de lettres classiques, Antoine Gournay est spécialiste des jardins de l'Extrême-Orient. Après un séjour de 5 ans en Chine, comme attaché culturel et enseignant dans deux universités, puis au Japon comme lauréat de la Villa Kujôyama à Kyôto, il devient conservateur au musée Cernuschi à Paris. Il est aujourd'hui Professeur d'art et archéologie de l'Extrême-Orient à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV).

Patrick NADEAU /12
Architecte DPLG, Designer

Il enseigne le design à l'ESAD de Reims où il dirige un atelier de design végétal et, à Paris, à l'École Camondo (Les Arts Décoratifs). Il ouvre son propre bureau en 1997 après un séjour à la Villa Kujoyama à Kyoto. Parmi ses références, il est intervenu pour la Fondation Cartier, Le Festival International des Jardins de Chaumont-sur-Loire, Kenzo-Parfums, La Maison Hermès, Louis Vuitton…
En 2012 publication d'une monographie augmentée sur son travail " Végétal design / Patrick Nadeau " écrite par Thierry de Beaumont, coédition Alternatives, Particule 14.

Frédéric PAUTZ /13
Vice-Président du CCVS (Conservatoire des Collections Végétales Spécialisées)

Docteur en écologie, ingénieur, biologiste, géologue, botaniste, globe-trotter et auteur. Il entreprend de nombreuses expéditions botaniques et des missions de conservation de plantes en voie de disparition, tout en développant des animations destinées à sensibiliser le jeune public à la nature.

Jean POUILLART /14
Globe Planter Promotion du Végétal

À la recherche de la nouvelle plante ! Proche de la production, grand voyageur, passionné de plantes et de jardin, il crée en 1998 la marque Globe Planter. Celle-ci, véritable vitrine de l'obtention internationale, propose en jardineries ainsi que pour le paysage, les créations d'obtenteurs réunis en réseau international.

Françoise SIMON /15
Créatrice de la Librairie des Jardins à Paris 1er

L'adresse, au cœur du Jardin des Tuileries, est bien connue des amoureux des plantes. Véritable trait d'union entre lecteurs, jardiniers amateurs ou professionnels, éditeurs, auteurs, photographes, illustrateurs, La Librairie des Jardins est devenue la Librairie du Jardin des Tuileries RMN. Elle reste un vrai lieu de rencontres, convivial et chaleureux.

Barbara WIRTH /16
Amateur de jardin

En 1968, elle annonce la couleur en créant un jardin blanc ! Jardinière mais aussi décoratrice, elle ouvre en 1973 la boutique et le bureau d'études " David Hicks France ". Depuis 1992, en compagnie de Didier Wirth, elle redonne vie au Jardin de Brécy (Calvados) dont l'une des particularités est de décliner trois couleurs : blanc, bleu, violet.
Elle est membre du Jury de Courson " Autour du Jardin ".

Alain WOISSON /17
Jardinier

Après une carrière passionnante de 23 ans passés en tant que Chef Jardinier du Parc de Bagatelle à Paris, il persiste et signe dans le domaine du jardinage et du paysage à Saint Quentin la Poterie, près d'Uzès, dans le Gard, où il vient récemment d'installer, dans une maison de famille, une galerie de peintures et d'objets d'artisanat locaux, bien entendu, essentiellement reliés au jardinage et aux paysages.

05
ÉDITO
Michel Conte,
Hélène Fustier

06
ENTRETIEN
André Iteanu
Le potager papou en cartes de visite

12
Stéphane Marie
Le vide et le relais

14
DOSSIER
Dany Sautot
1. Quand la ville s'imagine agricole
2. Quelle agriculture pour la ville ?

18
Les Ekovores

20
ENQUÊTE
Baptiste Pierre
J'apprends, tu apprends, nous apprenons... à jardiner !

22
RENCONTRE
Louis Albert de Broglie
Et si l'avenir de la planète bleue était une affaire de Transmission ?

25
Zoo de Vincennes
Nature animale

26
Dr. Frédéric Pautz
La vie succède à la vie

28
Michel Velé
. Ernest Turc
La saga des oignons à fleurs
. Passionnément, à la folie, les dahlias d'Ernest Turc

32
ENTRETIEN
Nicolas
et Jean-Loup Hennebelle
Du père aux fils, la pépinière Jean-Pierre Hennebelle

34
Dany Sautot
Protéger pour transmettre

36
ENTRETIEN
Louis Benech
Le domaine de Chaumont-sur-Loire, transmettre pour créer

38
RENCONTRE
James Priest
Dans les pas de Claude Monet, jardinier

40
Les poteries Goicoechea
Cultiver le beau et l'utile

42
Le Jardin d'essai de l'OTJ
Demain ? Déjà !

Les Carnets de l'OTJ

TRANS MISSION
/sommaire

TRANSMISSION

/édito

Michel Conte, Hélène Fustier

Que transmettre ? Comment ? Pourquoi ? À qui ? **La transmission ou l'acte de "faire passer à ses descendants un bien matériel ou moral"** semble devoir répondre à une volonté sociétale autour de laquelle gravitent des prises de position inspirées et leurs lots d'opinions contradictoires, des principes essentiels mais aussi des contraintes parfois paralysantes. La projection de l'acquis dans l'avenir s'orchestrerait selon une forme de mécanique où chaque élément comme la parole, le geste, l'écrit, l'image resterait intelligible d'une génération à l'autre. Des rouages complexes autour desquels l'OTJ a suscité une trame de réflexions.

Dans nos métiers liés au jardin, l'acte de transmettre renvoie, *a contrario*, à son absence. Nous le savons : un jardin laissé à l'abandon finit par perdre la mémoire de ce qu'il a été ou de celui qui l'a créé. Il disparaît. Plus encore : il suffit d'un saut de deux générations pour que la culture des gestes jardiniers et aussi un certain regard sur le végétal s'évanouissent à tout jamais. Et les plantes ! Que d'alertes avant que le terme "diversité" ne prenne un caractère d'urgence. Qu'en serait-il de cette fameuse diversité sans le patient travail des collectionneurs, des jardins botaniques, des pépiniéristes aussi, en charge de conserver, de divulguer et de transmettre le patrimoine génétique du végétal.

L'OTJ a donc souhaité donner la parole à certains de ces "passeurs" et acteurs qui œuvrent pour activer, voire réactiver et, surtout, projeter dans l'avenir la mémoire des gestes et de la connaissance.

Potagers de Papouasie-Nouvelle-Guinée, fermes urbaines du XXIe siècle, planches de la Maison Deyrolle, conservatoires et jardins botaniques, sagas familiales autour du végétal, jardins historiques et jardins contemporains, outils et lois… la transmission y assure le relais nécessaire d'une génération à l'autre aux seules fins de perpétuer l'acquis pour construire l'avenir. D'autant que ce qui demeure des savoir-faire et des connaissances dits traditionnels correspond souvent à l'expression la plus aboutie de l'innovation à un instant donné de l'Histoire.

Sauvegarder une culture, conserver des savoir-faire, vivifier un patrimoine, inspirer la création contemporaine, imaginer l'avenir… Au cours des différentes rencontres dont ce Carnet se fait l'écho, l'idée de la transmission s'est concrétisée, non pas sous de multiples formes, mais plutôt selon diverses finalités. Il est apparu, aussi, que le lieu choisi pour traiter ce thème – le jardin – s'ouvre, de manière quasi allégorique, à d'autres domaines en matière de transmission.

Forêt tropicale humide Oro, district nord Papouasie-Nouvelle Guinée

© André Itéanu

ANDRÉ ITEANU

Le potager papou
EN CARTES DE VISITE

Ethnologue, André Iteanu travaille depuis une trentaine d'années en Papouasie-Nouvelle Guinée, plus particulièrement auprès des Orokaiva, habitants de la province Oro située dans le District Nord du pays. En 2011, il signe un article passionnant intitulé "Le potager papou ou comment faire pousser les relations" paru dans le 5e cahier du conseil national des parcs et jardins. Pour l'OTJ, il a accepté de revenir sur ce sujet et d'évoquer, plus particulièrement, certains modes de transmission au cœur de la forêt tropicale humide.

"Quand je suis arrivé, malgré ma vingtaine d'années, les gens du village ont considéré que j'étais un enfant. Je ne savais pas parler, je ne pouvais pas me nourrir tout seul et je ne savais pas marcher dans la forêt. Je tombais tout le temps en me prenant les pieds dans les racines, aussi ai-je été tenu par la main pendant très longtemps pour apprendre à me déplacer. L'enfant que j'étais a été adopté, car nul ne peut exister en dehors d'un système de parenté. Il n'y a pas d'autres moyens de désigner les gens que par oncle, cousin etc."

quels usages impose une nature plus qu'envahissante ?

La vie des Orokaiva dépend en grande partie, de leur énergie à lutter constamment contre le dynamisme de la forêt dans laquelle ils vivent, construisent leurs villages et cultivent leurs potagers. De loin, les villages se signalent par des cocotiers plantés par les habitants avant même leur installation. Sur place, il est frappant de constater que le sol est indemne de toute trace végétale et déjections animales. Un entretien rigoureux et constant pour tenir la nature à l'écart. Même les troncs d'arbres prélevés dans la forêt pour servir de pilotis aux maisons, reprennent racine une fois dans le sol. Aussi, le premier geste du matin consiste à couper les branches apparues le long des pilotis sous peine de voir sa maison s'élever rapidement dans les airs. Sans ces tâches répétitives, la forêt aurait vite fait d'engloutir l'ensemble du village et de ses habitations, tant sur un plan horizontal que vertical. On comprend aisément pourquoi les Papous, considèrent l'absence, toujours aléatoire, de la nature comme l'expression la plus aboutie de leur civilisation.

selon votre témoignage, les Papous éprouvent une fierté sans égale devant la richesse productive de leurs jardins. quels types de cultures et quelles pratiques mettent-ils en œuvre ?

Une fois l'emplacement du futur jardin délimité, toutes les plantes de sous-bois sont arrachées et brûlées. C'est donc dans un sol parfaitement nettoyé que sont installés les plants d'ignames[1], de patates douces[2] et essentiellement de taros[3], nourriture de base des Orokaiva. Là aussi, chaque mauvaise herbe est systématiquement éradiquée. Comme aux yeux des paysans ou des jardiniers de nos contrées qui se battent contre les adventices, c'est une faute sociale de ne pas nettoyer ses cultures. Le jardin s'inscrit donc dans la vie collective mais en même temps il se définit comme l'espace individuel, voire intime de chaque famille. À la différence de la promiscuité des uns et des autres au village, sa tranquillité le prête aux rapports sexuels et il ne saurait être question de pénétrer dans un jardin sans signaler sa présence auparavant. La transmission quant à la manière d'entretenir et de cultiver les plantations se fait directement dans le jardin, en regardant les adultes. Quand je nouais mes lacets il y avait toujours des enfants qui s'accroupissaient à mes pieds et qui ne quittaient pas de leurs yeux mes mains, simplement pour apprendre à faire ce nœud particulier. Tout se transmet ainsi, juste par l'observation répétée.

[1] *Dioscorea*
[2] *Ipomoea batatas*
[3] *Colocasia esculenta*

Conservation des récoltes (bananes, taros) pour une fête

© André Itéanu

La croissance des taros sous l'œil du guerrier jardinier avant le temps joyeux de la récolte

© André Itéanu

09

“Là aussi, chaque mauvaise herbe est systématiquement éradiquée. Comme aux yeux des paysans ou des jardiniers de nos contrées qui se battent contre les adventices, c’est une faute sociale de ne pas nettoyer ses cultures.”

comment peut-il y avoir autant de variétés de taro cultivées que de jardins ?
Chaque famille cultive une variété de taro précise qui lui est “naturellement” associée et qui diffère de toutes les autres. Si, avec ma famille, nous nous rendons à une fête, nous apportons notre variété parce qu’elle nous représente, un peu comme une carte de visite. Il en est de même pour chacune des autres familles invitées. Il est essentiel de cultiver dans son jardin sa propre variété en grande quantité pour pouvoir l’offrir mais, également, de traiter avec beaucoup de soin celles qui ont été reçues au cours des fêtes car elles montrent l’étendue des relations établies au sein de la communauté. Si quelqu’un souhaite mettre un terme à une relation, il laissera à dessein dépérir la variété offerte. Comme ces dernières variétés sont cultivées en plus petites quantités, elles peuvent disparaître lors d’une catastrophe, par exemple à proximité d’une rivière lors d’une crue soudaine. Même si j’ai toujours l’impression que les gens plantent n’importe où, l’installation de ces variétés au jardin correspond à une gestion stratégique au terme de laquelle la perception globale de la culture primera sur l’implantation de chaque élément. En résumé, grâce aux taros, les Orokaiva peignent sur leur sol la carte de leurs relations.

cela évoque les boutures que les gens s’échangent dans nos jardins ou potagers et auxquelles une attention particulière est accordée parce qu’elles représentent un peu la personne qui les a données.
Bien sûr, avec la différence qu’ici, en Papouasie, c’est un usage systématisé. Et aussi, parce qu’il n’existe pas de taros génériques. Chaque variété de taro est appropriée par une famille. On ne plante pas du taro, on plante le taro d’une famille, il n’y en a pas de libre, d’universel ou à tout le monde.

mais dans la station botanique, ils ne distinguent pas leurs propres variétés des autres…
Il y a quelques années, j’ai participé au film *Mondovino*[4] au cours d’un tournage en Touraine. Quand les vignerons parlaient de leurs vignes, ils étaient intarissables à propos de leurs sols. Et je pense que placés dans les mêmes conditions que les Papous à la station botanique, ils auraient été incapables de différencier leurs variétés de ceps de celles des autres. Leur logique de plantation dépend non des ceps, mais du sol qu’ils connaissent presque millimètre par millimètre.

[4] *Mondovino*, film documentaire franco-américain, sorti en 2004, réalisé par Jonathan Nossiter.

L'initiation participe grandement de la transmission des usages de la vie en communauté.

Quelles sont les fêtes au cours desquelles les taros sont offerts ?

Elles sont essentiellement liées aux âges de la vie comme les initiations, le mariage et les funérailles. Comme il n'y a pas de calendrier et que la notion de saison est inconnue[5], certains repères comme le rougeoiement des feuilles de l'arbre garepa, annoncent le temps des fêtes. Cette période correspond à une abondance de récolte au cours de laquelle les moustiques attaquent les humains avec une telle virulence qu'ils maculeraient de sang les feuilles du *garepa.*

L'initiation participe grandement de la transmission des usages de la vie en communauté. Depuis leur lieu de réclusion, les jeunes peuvent suivre, de loin, la vie au village et observer les faits et gestes des uns et des autres, sans que rien ne leur échappe mais sans avoir le droit d'intervenir verbalement. Rapidement le reste du village oublie cette surveillance assidue. Aussi cette période d'enfermement développe une connaissance extrêmement poussée des gens avec lesquels les initiés vont devoir vivre toute leur vie mais aussi des règles sociales en vigueur.

La culture des orokaiva et, en particulier, ce lien qu'ils entretiennent avec leurs jardins, sont-ils menacés ?

À l'époque où je suis arrivé, la Banque mondiale avait entrepris de planter des éléis de Guinée[6], des palmiers à huile, partout où il était possible de les cultiver, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, mais aussi en Amérique latine, en Afrique et en Asie. Au bout de dix ans, non seulement le prix de l'huile de palme a chuté mais il est devenu difficile aux habitants de vivre localement. Depuis quelques années, le mauvais calcul de la Banque mondiale a été compensé par le fait que l'huile de palme peut remplacer le pétrole, comme ici le colza. Avec le temps, plus la forêt régresse du fait des plantations d'éléis, plus il est problématique de trouver le matériel végétal pour construire les maisons sur pilotis ; quant aux jardins soit ils sont de plus en plus distants des villages, soit ils sont accolés aux habitations où ils sont mis à mal par les cochons élevés en liberté. Mais cela ne concerne pas l'ensemble du territoire et la culture des jardins reste indissociable de la vie des Orokaiva, et plus généralement de l'ensemble des populations mélanésiennes.

Les taros à leur arrivée au village

[5] À propos de la perception du temps chez les Orokaiva, lire la contribution d'André Iteanu "Orokaiva : le temps des hommes" dans *Le temps et ses représentations*, sous la direction de B. Piettre, L'Harmattan, 2001, p. 209-232.

[6] *Elaeis guineensis*

André Itéanu parmi les siens

En vue de la future fête, les taros sont déposés sur des plateformes sur pilotis constitués d'arbres dont les racines sont tournées vers le ciel.

© André Itéanu

Pour Stéphane Marie, le Parc agricole des jardins du Lude est un bel exemple de transmission réussie. Ici, la conception du paysage " en grand " s'est transmise depuis le début du XIX^e^ siècle. Une écriture respectée lors de la restauration des jardins entreprises au cours des années 1980.

© Guy Durand

La transmission m'évoque immédiatement son contraire. La non transmission. Je pense à mon père, qui comme le sien, exerçait le métier de boucher traiteur à Barneville dans le Cotentin. Je me souviens des vitrines de Noël, avec toutes sortes de galantines, luisantes de gelée qui participaient du décor et dont la vue était à elle seule, péché de gourmandise ; à Pâques, c'était l'agneau préparé avec ses papillotes de papier dont la vue suffisait à réjouir les papilles. Et tant d'autres plats succulents dont il maîtrisait parfaitement la préparation. Pourtant quand je repense à lui et à ce métier qu'il exerçait avec un art abouti, je ne peux m'empêcher de regretter amèrement qu'il n'ait jamais voulu transmettre son savoir-faire. Pourquoi refusait-il obstinément de former des apprentis ? Je tourne et retourne la question dans ma tête sans trouver de réponse satisfaisante. Manquait-il de confiance dans ses capacités pédagogiques ? Son goût pour la solitude était-il si profondément ancré qu'il ne pouvait envisager de lui sacrifier le temps de l'apprentissage ?

Toujours est-il que son savoir-faire s'est éteint avec lui alors que lui-même avait tout appris de son père.

Aujourd'hui, alors que je tente de reproduire certaines de ces recettes familiales, je dois faire appel à la mémoire de ma mère. Avec toute l'approximation et l'incertitude que cela suppose. Les gestes et les tours de main qui participent de l'acquis ont disparu. Les écrits aussi.

Ce sentiment de vide, je l'ai éprouvé quand j'ai commencé à jardiner. Alors je suis allé rechercher dans le passé, auprès de certains membres de ma famille les traces de leur culture jardinière. Puis, les rencontres avec d'autres jardiniers, les livres aussi, ont complété cette éducation au terme de laquelle le monde des plantes, celui du sol et du climat, me sont devenus familiers. Trop longtemps, le jardin a souffert d'une absence de relais générationnel, de paroles et de gestes échangés. Pour ma part, j'ai conscience de ce qui a été perdu, mais aussi de ce que j'ai retrouvé et de ce que j'ai acquis. Le jardin m'a amené à me poser la question de l'oubli. Une vacance qui signifie la perte des savoir-faire, de la connaissance, des plantes elles-mêmes. D'une culture. Un constat inacceptable qui renvoie la transmission à un rôle fondamental de tous les instants. Que ce soit à la table familiale, à l'école, dans les livres, à la télévision ou sur internet aujourd'hui, cette parole, ces savoir-faire, ces conseils doivent absolument circuler d'une génération à l'autre. Pour que le jardin reprenne la place qui lui est due.

Le vide *et* LE RELAIS

STÉPHANE MARIE

DANY SAUTOT
AGRICULTURE URBAINE ET TRANSMISSION

1. quand la ville s'imagine AGRICOLE

2013

7 milliards d'habitants dans le monde dont 50 % de citadins.
Terres arables : 1,4 milliard d'hectares ; perte estimée entre 7 et 15 millions d'hectares/an (entre 12 et 25 % de la surface de la France).

2050

entre 40 et 50 milliards d'habitants dans le monde dont 80 % de citadins.
Perte de 50 % de terres arables.

Les villes du XXIème siècle deviendront-elles des pionnières en agriculture ? L'enthousiasme suscité par la mise en culture des toits, le succès des jardins partagés, des récoltes proposées par des fermes en milieu périurbain ou encore du mouvement "incredible edible" à travers le monde, semblent être les indicateurs fiables d'un engouement croissant de la part des citadins pour la culture potagère, des petits fruits et plus généralement pour les "choses de la nature". Les hôtels pour insectes s'implantent dans la plupart des jardins publics, les ruches poursuivent leur conquête urbaine, la moindre herbe folle est considérée comme un don du ciel et la vision d'une belette descendant, à heure fixe, d'un grenier par une gouttière pour détaler sur un trottoir suscite l'émerveillement. La campagne frappe aux portes des villes où, désormais, l'idée des fermes urbaines semble admise. D'autant que la concentration exponentielle des populations dans des villes toujours plus denses ainsi que la raréfaction des terres arables signifient la nécessité d'inventer de nouvelles pratiques agricoles.

Babylone ? Babel ? cultiver à la verticale

Depuis 1999, le concept de ferme verticale lancé par Dickson D. Despommier[1] initie des collaborations inédites. Scientifiques et architectes, écologues et designers associent leurs recherches pour donner forme à des gratte-ciel nouvelle génération, destinés à nourrir et à loger leurs habitants. Abritant des potagers, des vergers mais aussi des élevages de poules, de porcs et de poissons, ces bâtiments produiraient également leur propre énergie, tout en fonctionnant comme de véritables centrales climatiques.
Les sceptiques pointent du doigt le coût prohibitif de ces tours, de même qu'ils objectent pêle-mêle, la pratique exclusive du hors-sol et des techniques hydroponiques qui supposent quantité d'intrants sur le site de production, la qualité nutritionnelle voire gustative des fruits et légumes ainsi cultivés, la viabilité de ces micro écosystèmes artificiels que fragiliserait l'enfermement. Les défenseurs rivalisent, a contrario, d'arguments positifs dont le plus convaincant tient dans ces paroles de Dickson Despommiers : "Avec 50 étages, on peut nourrir 50 000 personnes !".

En France, le projet de la Tour Vivante des architectes Pierre Sartoux et Augustin Rosenstiehl de l'agence SOA Architectes, s'inscrit en pionnier en matière de ferme verticale. Lauréat du concours Cimbéton en 2005, il bénéficie alors d'une large couverture médiatique internationale tant pour sa qualité architecturale que pour l'intégration remarquable de ses serres, réparties comme un long serpent de verre déployé sur trente étages.

Toutes les expériences menées à bien ou dans un futur proche, parmi lesquelles les toits potagers de Brooklyn Grange à New York, les serres sur toit des Lufa Farms à Montréal, la ferme verticale de la société Sky Greens à Singapour, la serre sphérique de 53 mètres de hauteur en cours de construction à Linköping en Suède recourent à des techniques novatrices qui relèguent les cultures traditionnelles à des pratiques quasi préhistoriques. Dans ce contexte d'innovations où les technologies supportent une agriculture ultra raisonnée et inspirent de nouvelles formes architecturales, la notion même de transmission se réinvente dans l'urgence. Que conserver des gestes et des pratiques traditionnels, que retenir des succès et des échecs passés, que transformer et adapter aux nouveaux enjeux ? Autant de questions dont les réponses participeront de ce futur agricole urbain.

L'énergie solaire, l'éolien, le recyclage des eaux, la transformation des déchets et déjections des habitants en fertilisants naturels, la création d'emplois, l'émergence de nouvelles formes de socialisation, de partage et de transmission des savoirs participent de ce nouvel idéal agricole où se manifeste cependant une certaine ambiguïté entre écologie revendiquée et supra industrialisation affirmée.

[1] Professeur américain de santé publique et sciences environnementales, et de microbiologie à l'Université de Columbia. En 2010, il a publié la "Bible" des fermes verticales : *The Vertical Farm : feeding the world in the 21st Century*, St. Martin's Press, New York.

Le potager de la mini-ferme

© SOA architectes + Laboratoire d'urbanisme agricole

2. quelle agriculture pour LA VILLE ?

Les pistes du LUA

LABORATOIRE D'URBANISME AGRICOLE

En novembre 2011, l'agence SOA Architectes, Le Sommer Environnement et les Jardins de Gally décident de créer le LUA, une association dédiée aux architectures innovantes et aux problématiques inhérentes à l'agriculture urbaine. Plate-forme de réflexion, dotée d'outils de communication dont un site informatique particulièrement performant, le LUA rassemble des pistes de recherches, édite des dossiers thématiques, participe à des projets en cours de développement ou en gestation et organise des séries de conférences, de rencontres et de débats sur l'ensemble des questions relatives à l'agriculture urbaine.

>entretien

AVEC MICHEL LE SOMMER ET JEAN-CHRISTOPHE AGUAS

Le Sommer Environnement, membre du LUA

Que suppose l'absence de références en matière de fermes urbaines ?

Tout est à créer. Le chiffrage du financement des différents projets, les systèmes de culture à mettre en place, les études portant sur l'incidence de la pollution des villes, les matériaux utilisés pour l'architecture mais également pour alléger les sols... Toutes ces questions se posent d'une manière totalement inédite qui bouleverse les usages que ce soit pour les maîtrises d'œuvres, les promoteurs, les maîtrises d'ouvrages, les ingénieurs, mais aussi dans les métiers liés à cette nouvelle agriculture allant des producteurs aux circuits de distribution.

Sur le plan législatif, une ville doit-elle modifier certaines réglementations avant de se lancer dans l'agriculture ?

Les règlements de l'urbanisme opposent commune rurale et commune urbaine. À travers la planète certaines villes ont réussi à dépasser cette opposition. Par exemple, Seattle a élaboré un plan local d'urbanisme spécial, Toronto et Montréal également. En France, la ville de Romainville a dû modifier son PLU (Plan Local d'Urbanisme) pour soutenir ses projets d'agriculture urbaine.

Loin ? Près ? Que signifie l'argument de la production de proximité ?

Pour le projet de Romainville, nous avons mené une analyse du cycle de vie (ACV), pour vérifier la pertinence de l'argument "proximité". Nous avons comparé l'impact "transport" d'un kilo de tomates provenant du Maroc, d'Espagne et de France, avec l'impact du reste du cycle de vie du kilo de tomate : fabrication de l'infrastructure, production, conditionnement. Contre toute attente, l'impact transport s'est révélé négligeable, en particulier dans le cas de cultures sous serre chauffée pour lesquelles le chauffage représente 90% de l'impact CO_2. Les chaînes logistiques de la grande distribution, dans une optique initiale d'économie d'échelle, permettent de prendre en charge des volumes très importants et de réaliser une écologie d'échelle considérable sur la partie transport. La proximité n'est donc pas la vertu la plus significative de l'agriculture urbaine ; nous avons notamment montré l'intérêt d'une démarche d'écoconception globale sur la production, les intrants et même l'infrastructure et le conditionnement. Notre challenge est de pousser une démarche jusqu'au bout, même si le résultat contredit nos hypothèses. Cela nous permet de faire avancer nos réflexions.

/1 /3 *La ferme de Romainville*
/2 *La ferme musicale, Bordeaux*

© SOA architectes + Laboratoire d'urbanisme agricole

/2

/3

Sur ce thème précis, les questions auxquelles nous travaillons, concernent notamment les différences entre la valeur nutritive des légumes venus de loin et celle des légumes de proximité. Les premiers sont issus de variétés récoltées avant maturité, adaptées au calibrage et au froid pour être conditionnées dans des containers réfrigérés ; les seconds ne répondent pas à ces contraintes et offrent donc un choix beaucoup plus diversifié de variétés pouvant être cueillies à maturité et immédiatement distribuées.

Quel système de culture envisagez-vous ?
Nous avons fait le choix de travailler selon la méthode Courtirey, un système de culture hors sol, non pas en hydroponie comme c'est le cas de beaucoup de projets, mais au plus près du cycle naturel en pleine terre, selon un cycle d'amendement et de jachère qui permet de renouveler la terre. Cette méthode nous oblige à travailler sur les portances en terme d'architecture mais aussi sur la composition des sols. Nous suivons de près l'expérience menée par les ingénieurs agronomes Nicolas Bel et Nicolas Marchal avec l'aide de l'INRA et du Musée du Vivant sur les toits d'AgroParisTech à Paris où ils ont développé un potager de huit cents mètres carrés sur différents substrats allégés, issus du recyclage pour la plupart.

Et les futurs agriculteurs ? "new age" ou traditionnels ?
Leur formation viendra chambouler complètement les habitudes et traditions des exploitations familiales qui se transmettent de père en fils, bien que cette pratique ait considérablement évolué depuis l'agriculture industrielle. Les Jardins de Gally, à travers l'Association Le Vivant et la Ville, ont posé une réflexion sur la profession de maître jardinier pour venir soutenir cette offre d'agriculture urbaine.

À qui appartiendront ces fermes urbaines ?
La question juridique de la propriété pourra changer d'un lieu à un autre. Les fermes urbaines pourront être louées à des exploitants ; ces derniers pourraient aussi être intégrés à une structure qui proposerait une offre de service selon cette typologie. Certains promoteurs tournent autour de ces questions, en particulier ceux qui sont spécialisés dans la réalisation de campus et de gros sièges d'entreprises en milieu périurbain. Un campus génère au minimum cinq mille salariés sur place ; l'idée serait d'établir des perméabilités entre ces salariés et leur environnement. Inscrire sur ce type de lieux une ferme qui fonctionnerait en AMAP* pourrait devenir un levier d'animation du territoire. Là aussi les questions demeurent : qui prendra en charge la ferme, quel sera le statut de son exploitant ? Sera-t-il un fermier, un genre de concierge, un technicien ?

La ferme urbaine : bijou technologique hors de prix ou non ?
Nous sommes au démarrage d'une aventure. Actuellement, chaque ferme urbaine est conçue sur-mesure, avec le coût que cela implique. Une manière de rentabiliser ce type de construction consiste à développer des fonctions supplémentaires. Une serre produit des légumes mais elle peut également jouer le rôle d'isolant phonique comme dans le projet que nous menons à Chantilly. Un autre impact qu'il est impossible de chiffrer est l'aspect social de ces fermes urbaines en terme de comportements, de qualité de relations de voisinage, d'échanges, de transmission des savoirs.

Le mot de la fin revient à Michel Le Sommer : quel est le coût de la non transmission du savoir ?

* Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne

01

02

03

06

07

08

11

12

16

17

Concept de l'agence de design FALTAZI, Les Ekovores ont imaginé de nouveaux métiers liés à l'agriculture urbaine. Ils organisent une économie circulaire locale, cultivent et transforment nos aliments, diffusent les savoirs et valorisent nos déchets biodégradables.
Les Ekovores sont des habitants curieux et débrouillards qui inventent des solutions technico-pratiques-locales pour réaliser leur idéal alimentaire. Ils construisent des dispositifs à greffer dans la ville. Ils produisent en ceinture verte, jardinent au cœur des villes, distribuent, transforment, valorisent la production urbagricole, et facilitent les échanges entre Ekovores.

www.lesekovores.com

Les EKOVORES

Métiers Ekovores
Ekovore Professions

© FALTAZI

04

05

09

10

13

14

15

18

19

01 ÉLEVEUR D'INSECTES AUXILIAIRES USEFUL INSECT BREEDER
02 AMAPEUR AMAP ASSISTANT
03 AMBASSATRICE AMBASSORTER
04 BEREFÖR HEDGE-MAN
05 CARBOSNIFFER CARBON-SNIFFER
06 FOUTEURDE STIRRERS
07 ÉPOUILLARD SCARE-CROW MAKER
08 GARDEN CARETAKER GARDEN CARETAKER
09 LOCADOUANIERS LOCAL CUSTOMS
10 PÈRE POULE HEN HOUSE SUPERVISOR
11 MAÎTRE CONSERVE MASTER PRESERVER
12 MAÎTRE TOILETTE SÈCHE COMPOSTING TOILET TECHNICIAN
13 MAÎTRE COMPOSTEUR MASTER COMPOSTER
14 PHYTODOC PLANT DOCTOR
15 PROFESSEUR LUZERNE PROFESSOR LUCERNE
16 SOUPIER SOUP-MAKER
17 URBAPICULTEUR URBAN BEE KEEPER
18 VEGETABLE DEALER VEGETABLE DEALER
19 WATER KEEPER WATER KEEPER

BAPTISTE PIERRE
jardinier botaniste, médiateur scientifique, éducateur environnement.

J'APPRENDS, TU APPRENDS, NOUS APPRENONS... à jardiner !

Pour fêter le printemps, les enfants ont rendez-vous à travers toute la France dans les jardineries !

L'activité de jardinage est une formidable source d'éveil, d'apprentissage et de connaissances pratiques et théoriques pour les élèves des écoles maternelles et élémentaires. C'est un moyen concret d'appréhender le respect de l'environnement et de découvrir la diversité végétale et animale.

Depuis 16 ans, cette opération consiste, pour les professionnels, à animer gratuitement des ateliers de jardinage pour les écoles. Ces animations sont centrées sur la découverte des plantes et la façon de les cultiver. De plus en plus citadins, les enfants prennent plaisir à toucher la terre, à semer, planter, repiquer, observer, sentir... Grâce aux ateliers, ils découvrent la vie des plantes, apprennent à les cultiver, donc à les respecter.

Les enseignants apprécient la diversité des animations et l'aspect très concret des activités proposées aux enfants. Cette opération peut devenir le point de départ d'un projet pédagogique de jardinage poursuivi tout au long de l'année scolaire.

Présentation et déroulement de l'opération sur :
www.valhor.fr
www.gnis.fr/distributionjardin

La semaine du Jardinage

© GNIS

21

À l'origine, le jardinage repose sur un savoir ancestral et empirique, l'expérience prévalant sur la théorie. Les dictons illustrent bien une forme de transmission orale qui préside, encore aujourd'hui, à nombre d'actes jardiniers. Les faits observés tels que "Noël au balcon, Pâques aux tisons" ou "À la Sainte Catherine, tout bois prend racine" relatent et rythment l'année au jardin en se référant à des expériences collectives établies sur le long terme. Une forme de savoir grégaire et ritualisé qui s'est complexifié avec l'évolution de l'éducation, des sciences et des découvertes naturalistes.

Aujourd'hui, quelles circulations emprunte le savoir jardinier ?
Rares sont les personnes qui n'ont jamais connu l'occasion de jardiner, ne serait-ce qu'une seule fois au cours de leur vie. Aussi infime soit-elle, la mémoire des savoirs jardiniers est toujours active dans l'inconscient collectif, la question étant de savoir sur quels modes de transmission elle passe, d'une génération à l'autre. Trois types d'apprentissage se distinguent :

• Apprentissage formel
Il concerne les professionnels et relève de la relation professeur / élève. Le premier détient le savoir technique, scientifique ou naturaliste qu'il transmet au second sur un mode organisé et institutionnel. C'est un savoir légitime qui fait autorité. La plupart du temps, les personnes ayant reçu ce savoir ont du mal à le transmettre à leur tour, car ils l'ont appris selon un langage spécifique et technique qui ne correspond pas au prérequis ou au langage utilisé par les jardiniers "lambdas".

• Apprentissage non-formel
Il se pratique sur un mode volontaire, organisé et flexible, en dehors du système scolaire officiel. Il peut avoir pour cadre le cercle familial ou relationnel auquel appartient un jardinier amateur qui fait part de sa propre expérience, dispense ses conseils, peut répondre aux questions. Répandu aujourd'hui, cet apprentissage non formel possède, à la fois, l'avantage d'être gratuit et l'inconvénient de pouvoir véhiculer des mythes et de fausses informations. Il s'exerce également dans certaines grandes enseignes de jardinerie qui organisent des cours destinés à leur clientèle.

• Apprentissage informel
C'est dans la sphère "informelle" que s'acquièrent la plupart des apprentissages significatifs dont on se sert dans la vie quotidienne. Ils expriment "le savoir ordinaire".

Les trois formes d'apprentissage informel[1]

	INTENTIONNELS	CONSCIENTS
AUTO-DIRIGÉS	Oui	Oui
FORTUITS	Non	Oui
SOCIALISATION	Non	Non

Les exemples sont légions, ce sera le souvenir d'un grand-père bêchant le jardin de légumes à une saison précise, d'une mère retirant des fleurs fanées sur les rosiers, de quelqu'un arrosant régulièrement une plante d'intérieur... Des gestes vus et enregistrés par la mémoire comme autant de savoirs qu'un individu retranscrira simplement par mimétisme. La réussite de ces actions revêt toute son importance dans le sens qu'elle légitime une méthode tangible et efficace. Les actes perçus lors d'un apprentissage informel sont rarement expliqués par l'apprenant, ils sont souvent qualifiés de tacites (ou socialisation). C'est un savoir inconscient, sans intentionnalité de savoir.

Le néophyte peut aussi se lancer dans une expérience, sans aucune intention d'apprendre, et se rendre compte, une fois celle-ci terminée, qu'il en a tiré quelque chose. L'enfant qui joue dans le jardin et qui ne résiste pas au plaisir de goûter un fruit appétissant, apprendra par un proche que ce fruit s'appelle une framboise ; il a conscience d'avoir appris quelque chose sans en avoir eu l'intention. Cette forme d'apprentissage, non intentionnelle mais consciente, est qualifiée d'apprentissage fortuit.
Si ce même enfant demande à son père qu'il lui apprenne à cultiver des framboises, il bénéficiera alors d'un apprentissage dit "autodirigé". Cet apprentissage intentionnel et conscient, non planifié et/ou organisé, est l'un des plus courants pour transmettre les gestes jardiniers.
Souvent solitaire, cette initiation mobilise des qualités d'observation et d'empirisme ; elle peut être remise en question par la confrontation avec des revues, livres, émissions de radio ou télé, etc. Cette méthode a l'avantage de suivre l'évolution de questionnements internes au plus juste et donc d'ancrer un savoir de manière plus pérenne.
La remémoration des connaissances antérieures et les liens avec les nouvelles découvertes effectuées lors de l'observation s'effectuent par un questionnement qui structure le souvenir. Ce savoir est issu d'un contact direct avec la réalité. Il associe le concret observé aux concepts plus abstraits qui permettent de le comprendre[2].
Les personnes ayant appris de cette manière-là, deviennent souvent de bons relais du savoir qu'elles transmettent, à leur tour, de manière informelle.

Nous avons donc tous acquis un jour ou l'autre, de façon consciente ou non, intentionnelle ou non, une part de l'immense "savoir jardinier". Ce melting-pot de connaissances et d'expériences compose le terreau fertile des jardiniers de demain. Il est la mémoire de ceux qui ont jardiné, qui jardinent, et bien sûr, de ceux qui jardineront.

[1] SCHUGURENSKY, Daniel. "Vingt mille lieues sous les mers : les quatre défis de l'apprentissage informel" dans Revue Française de pédagogie, n°160, juillet-août-septembre 2007, p. 13-27.
[2] GUICHARD, Jack. *Observer pour comprendre les sciences de la vie et de la terre.* Paris : Hachette éducation, 1998.

© Marc Datan

© Marc Datan

Et si l'avenir de la planète bleue était une affaire de

TRANS MISSION

© D.R.

© Marc Datan

RENCONTRE AVEC

LOUIS ALBERT DE BROGLIE

Le goût pour la transmission, une affaire de famille ?
J'en fais rarement état, mais il est vrai que la devise des Broglie, "Pour l'avenir", accompagne toutes mes activités. Je n'en fais pas une marque de fabrique mais j'appartiens à une famille qui, par tradition, a cultivé cette notion essentielle de travailler pour les générations futures que ce soit dans le domaine des sciences, de la politique, ou encore dans le domaine littéraire.

créateur du conservatoire national de la tomate au château de la Bourdaisière, repreneur de la maison Deyrolle, vous êtes également connu comme étant le Prince Jardinier, quel lien tissez-vous entre ces différentes activités ?
Le lien tient dans la formule que j'applique à chacune de ces activités : observer, comprendre, apprendre, rêver, s'émerveiller, préserver et transmettre pour l'avenir. La notion de transmission est essentielle puisqu'elle fonde l'acte d'observation dans l'univers mal connu et combien diversifié de la nature. On ne peut comprendre que ce que l'on connaît, ce que l'on découvre, ce que l'on apprend et, en même temps, on ne peut préserver que ce que l'on a observé et compris.

comment en êtes-vous arrivé à vous engager pour la biodiversité ?
Le jardin, ma première passion, m'a amené à me préoccuper de la biodiversité. Puis ma route a croisé celle de personnalités comme Dominique Guillet de Kokopelli, à l'époque il s'agissait encore de Terre de Semences, ou encore Philippe Desbrosse de la Ferme de Sainte Marthe, qui m'ont ouvert les yeux sur les enjeux de la préservation du vivant. En particulier à travers sa "non appropriation" ou son "non brevetage" par des semenciers. Ils m'ont convaincu que le vivant se partage et qu'il doit se transmettre d'une génération à l'autre.

une prise de conscience qui explique la création du conservatoire de la tomate ?
En 1998, quand j'ai créé le conservatoire de La Bourdaisière, la richesse variétale d'un fruit comme la tomate n'intéressait pas grand monde. La filière production connaissait paradoxalement mal ce fruit et l'avait quasiment réduit à n'être plus qu'un produit uniformément rouge, rond et sans saveur. Au départ, la collection comprenait 40 à 50 variétés ; elle a été rapidement labellisée collection nationale par le CCVS* et, aujourd'hui, nous cultivons environ 650 variétés. Entre-temps, certains acteurs de la filière production ont commencé à s'intéresser à ces variétés anciennes ou méconnues pour le plus grand plaisir du consommateur.

Le conservatoire de la tomate est un lieu ouvert au public, sur place quels sont les outils de transmission destinés à vos visiteurs ?
Outre le potager où les tomates composent un spectacle estival haut en couleurs et en formes, la diversité de ces variétés nous a conduits à expérimenter de nouvelles expressions gustatives que nous proposons aux visiteurs dans le cadre d'**un bar à tomates.** Une manière gourmande de découvrir leur répertoire infini sous différentes formes cuisinées, salées ou sucrées. Et pour aller encore plus loin dans la découverte, nous avons consacré le dernier Festival de la Tomate, du 7 au 8 septembre 2013, aux origines de la tomate, depuis leur découverte au Mexique au XVI^{e} siècle par les Conquistadors à leur arrivée en Europe. J'ai également le projet d'ouvrir l'année prochaine un petit centre scientifique pour nous permettre de travailler sur les qualités organoleptiques des tomates et aussi sur leurs qualités cosmétiques et médicinales.

Pourquoi avez-vous repris la célèbre maison Deyrolle dont les planches illustrées ont accompagné des générations d'écoliers au cours de leur scolarité ?
La pertinence de l'œuvre de la maison Deyrolle, en particulier à travers ces fameuses planches pédagogiques, a été de fixer la connaissance et d'attirer l'attention autant par l'esthétique des dessins que par les textes courts qui résumaient l'essentiel de cette connaissance. Quand en 1866, Émile Deyrolle succède à son père et à son grand-père, l'intérêt pour les sciences naturelles est tel que les planches vont être traduites en espagnol, portugais, arabe et distribuées dans plus de cent vingt pays où elles deviennent alors la base de l'éducation. Une fonction que nous avons pu vérifier à l'occasion de la réalisation d'un livre avec Véolia pour lequel nous avons ressorti des planches éditées par Deyrolle en 1873, quand la Générale des Eaux apportait l'hygiène, l'eau, le chauffage, l'électricité dans les villes. Le rôle des planches était alors d'expliquer, simplement et clairement, les nouvelles pratiques liées à la distribution de l'eau.

quel rôle peut encore tenir la maison Deyrolle, dont la création remonte à 1831, à l'ère de l'extrême informatisation ?
Nous reprenons le modèle didactique de ces planches pour l'adapter à des applications interactives. Nous développons des projets en partenariat avec l'Éducation nationale, l'UNESCO mais aussi avec des entreprises du type Bic Connect, réunis sous l'appellation "Éditions Deyrolle pour l'Avenir". Nous reprenons l'expression séculaire développée par Emile Deyrolle pour la projeter dans le futur.

* Conservatoire des Collections Végétales Spécialisées

Animaux empaillés

© Marc Dantan

votre ambition est donc aujourd'hui d'adapter la modernité de ce discours à des préoccupations contemporaines ?

Le merveilleux outil de transmission légué par les planches Deyrolle expliquait la Terre et ses mécanismes. Un sujet que nous prolongeons par des thématiques contemporaines dans le but de préserver la planète. La force du langage imaginé par la maison Deyrolle réside dans son expression intergénérationnelle. Il touche toutes les strates des populations, de l'école à l'entreprise, des collectivités au grand public. Universel, il concerne l'ensemble des continents. C'est un langage fédérateur qui, désormais, explicite des sujets majeurs tels que les déséquilibres environnementaux et sociétaux qui ne peuvent être corrigés que par la compréhension.

voulez-vous dire que ce système imaginé par Deyrolle au XIXe siècle reste pertinent ?

La planche reste un outil qui voyage léger ! Elle n'est pas tributaire d'une panne de courant et elle ne coûte pas cher en terme d'assurances et de transports. En même temps, elle bénéficie du soin apporté par les dessinateurs du Muséum d'histoire naturelle avec lesquels nous travaillons et qui valorisent le détail de chaque sujet traité. Le sérieux scientifique est validé par le comité national de l'UNESCO auquel chaque planche est soumise. Trois collections composent les Éditions Deyrolle pour l'Avenir : Agir pour l'avenir, Comprendre les équilibres naturels et Préserver la biodiversité. La collection de planches Deyrolle pour l'Avenir comporte déjà plus de 120 planches, parmi lesquelles certaines ont déjà été traduites en plusieurs langues et fait l'objet d'expositions itinérantes à travers le monde. Je pense en particulier à la série de planches sur la citoyenneté qui existe en 23 langues et qui a été commandée par le Comité économique et social européen.

En forme de conclusion ?

La nature est immensément riche. Appréhender sa biodiversité permet de mieux comprendre sa contribution considérable à l'économie mais aussi aux écosystèmes en général. La nécessaire transmission qu'elle induit s'accompagne de l'émerveillement qu'elle suscite dès lors qu'elle est abordée dans sa pluralité, que ce soit par l'infinie variété des fruits, des légumes, des arbres, et aussi de l'ensemble des animaux, des poissons aux mammifères.

Le terme d'"animal empaillé" renvoie au fait que la paille est utilisée pour le rembourrage de l'animal. Un travail de spécialiste qui revient au taxidermiste dont l'art est de reconstituer la forme originelle de l'animal vivant, avec le plus de réalisme possible. Des cabinets de curiosités qui fleurirent à partir du XVIe siècle avec le retour des grandes expéditions à la découverte du monde aux musées d'histoire naturelle, les animaux naturalisés ont considérablement participé à une meilleure connaissance du vivant et de sa beauté dont témoigne également cette activité traditionnelle de la maison Deyrolle.

Quelle est la place d'un Zoo dans notre société contemporaine ? C'est la question posée par la réouverture du zoo de Vincennes prévue début 2014 avec le projet ambitieux de faire découvrir ou redécouvrir la faune exotique à travers des biozones. Une vision inédite de l'animal en captivité, réintroduit au plus proche de son habitat naturel. Une proposition pour une immersion dans les paysages familiers de ces faunes afin de mieux appréhender leurs comportements et leurs besoins. Alors que les encyclopédies se déclinent désormais sur le mode du virtuel, quelle pertinence offrent encore ces vitrines animalières ? La réponse des scientifiques est sans appel qui prône la confrontation des jeunes générations au monde du vivant pour en comprendre les enjeux. Quand il s'agit de transmission, chassez le naturel... il revient au galop !

www.parczoologiquedeparis.fr

Bernard Tschumi architectes, zoo de Vincennes, 2009-2014
Biozone Sahel-Soudan savane rase
© Artefactory BTuA AJOA

NATURE *animale*

DR. FRÉDÉRIC PAUTZ

LA VIE SUCCÈDE À LA VIE

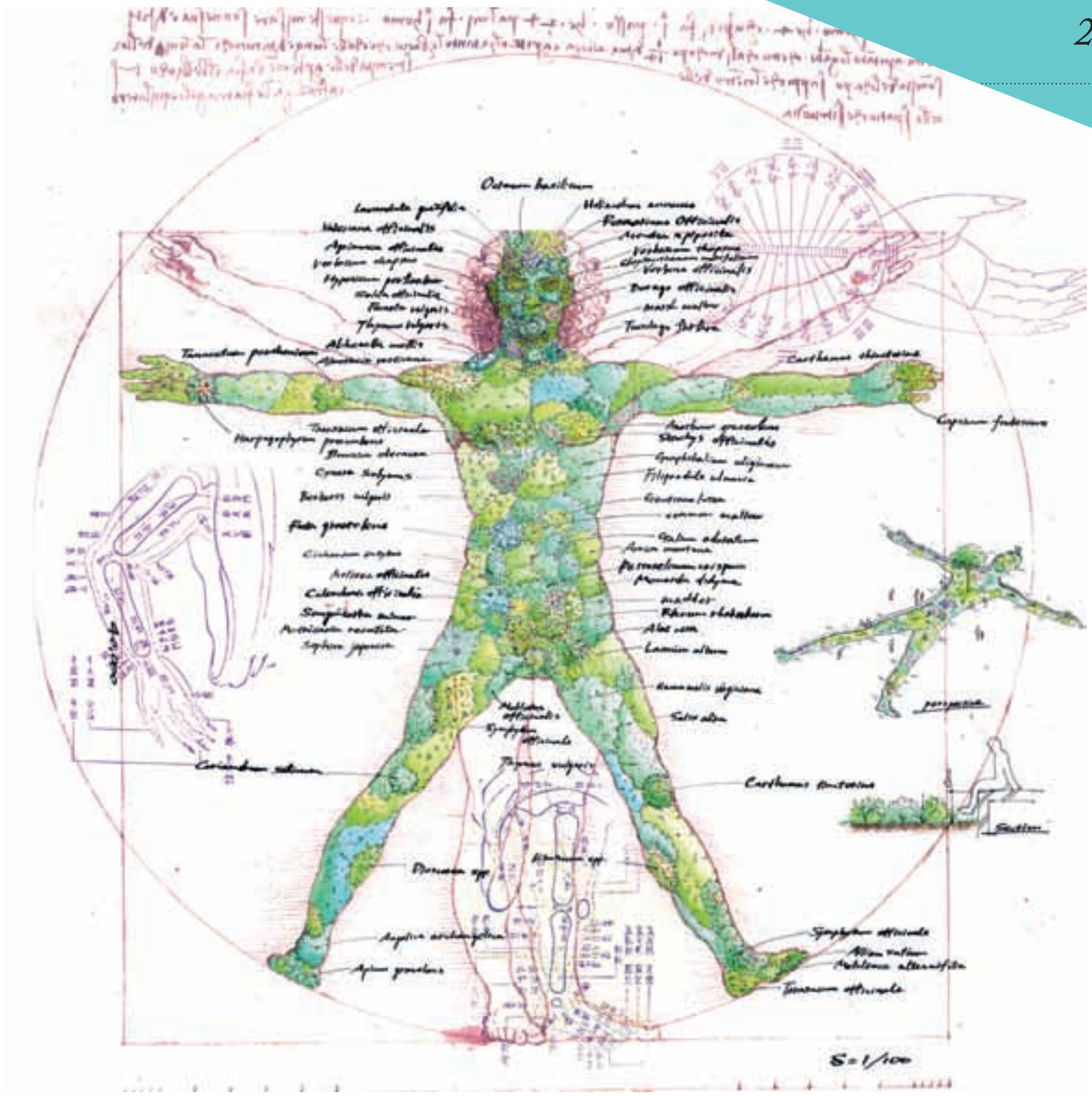
Dans la nature, chaque année, une génération de plantes annuelles succède à une autre ; un rythme qui passe de cinq à dix ans chez les plantes bulbeuses, de vingt à trente ans pour les arbustes et de soixante à cinq cents ans chez les arbres selon les espèces. La vie succède à la vie, obéissant à un cycle immuable inscrit en chacun des êtres vivants. Chaque plante possède sa propre temporalité, ses exigences et ses particularités.

Un phénomène qui se retrouve dans les jardins où des générations de jardiniers se succèdent, chacune d'elles contribuant au maintien et à l'enrichissement du lieu.
L'histoire retient les noms de jardiniers, de pépiniéristes, de créateurs de plantes mais aussi de centres de recherches publics ou privés dont les responsables, les botanistes et les biologistes composent de véritables dynasties, qui se transmettent un savoir-faire connu de tous ou, au contraire, des connaissances et des pratiques relevant d'une quasi initiation, comme le sont les secrets des chamanes, divulgués oralement depuis des temps immémoriaux.

Ainsi, par le jeu des hasards, des rencontres, des lieux, des passions et des fortunes des uns et des autres, le patrimoine végétal français, collecté dans la nature au cours des siècles ou obtenu par des horticulteurs, se transmet depuis des siècles, de jardins en jardins, de collectionneurs en collectionneurs.

Aujourd'hui comme au siècle dernier, ces réseaux existent, ces collections perdurent d'une génération à l'autre. Sans être exhaustifs, citons les jardins botaniques, le réseau CCVS, les pépiniéristes de collections, les explorateurs botanistes, les centres de recherches, les associations d'amateurs, les foires aux plantes qui permettent un brassage du vivant. Tous ces réseaux se complètent, s'entrecroisent et permettent la conservation et la transmission du patrimoine végétal vivant.

Les voies de la transmission étant impénétrables, la vie des collections n'est qu'un éternel recommencement. À la lecture des articles des bulletins du XIX^{e} siècle édités par des sociétés savantes ou des réseaux horticoles, il apparaît que la grande préoccupation d'alors concernait l'introduction de nouvelles plantes, la création de variétés inédites, et déjà, la sauvegarde de certaines espèces ou cultivars rares. Ainsi la conservation du vivant – grand thème sociétal des années 2000 – semble renouer, après le saut générationnel des deux guerres mondiales et des Trente Glorieuses, avec les idées et les recherches avancées voilà plus de cent cinquante ans.

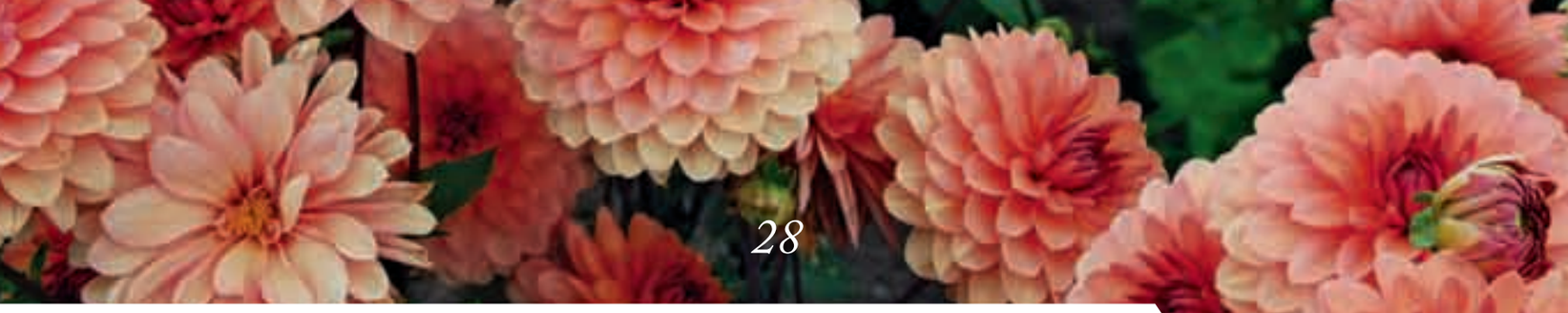


© Medical Herbman Foundation. All Rights Reserved

Le savoir des plantes

www.mhcp.jp

MHCP ou Medical Herbman Café Project est un projet original qui parcourt le monde avec l'objectif de dispenser les savoirs liés aux plantes.
Cette association japonaise monte de façon éphémère, des cafés ou "herboristeries de campagne" afin de sensibiliser les populations locales aux vertus médicinales des plantes de leur région. Sous forme de kit prêt à monter et transporté dans des containers, le MHCP, sorte de "pharmacopée" ambulante, circule autour de la planète depuis 2001, pour transmettre, de manière originale et active, ces secrets de plantes dans les zones les plus défavorisées. Chaque nouveau campement voit la plantation d'un jardin agencé selon le plan du corps humain qui attribue une ou des plantes selon la zone ou l'organe sur lequel elle agit. Une manière originale et interactive de transmettre le savoir et remettre le pouvoir de la nature entre les mains des hommes !



Ernest Turc
LA SAGA DES OIGNONS À FLEURS

par **MICHEL VELÉ**

Leader de la production des bulbes à fleurs en France, le nom d'Ernest Turc renvoie tant à l'histoire traditionnelle de l'horticulture angevine qu'à celle d'une entreprise à la pointe de l'innovation en matière d'obtention, de commercialisation et de diversification. Cinq générations Turc se sont succédé depuis que le premier de la dynastie, Adolphe, décide de se fixer à Angers, au cœur de ce véritable pays de cocagne, terre d'élection des plus grandes pépinières françaises. La douceur du climat angevin, les sols limoneux à souhait, la position géographique de la région conviennent à merveille à la culture exigeante et à la commercialisation des plantes à fleurs, fleurons d'un savoir-faire reconnu alors à travers toute l'Europe et l'Amérique du Nord.

Des Alpes à Angers, l'itinéraire de cinq générations

Retour au début du XIX[e] siècle, dans la région de l'Oisans au sud de la Savoie. À l'époque, nul domaine skiable et l'hiver voit les jeunes hommes quitter les villages de Venosc, le Mons-de-Lans et le Fresnay-d'Oisans ou encore Saint-Christophe en Oisans pour endosser leurs habits de colporteur et partir avec leurs balles de plantes alpines afin de les vendre dans des contrées plus clémentes. C'est ainsi qu'Adolphe Turc commence à développer un négoce qui le mène sur les routes de France mais aussi d'Allemagne, de Suisse, d'Espagne ou de Russie comme en attestent les bons de commande à destination de la Cour !

Les plantes alpines sont rejointes par toutes sortes de plantes que le jeune homme achète en chemin, parmi lesquelles des roses et des arbustes originaires d'Anjou. Bientôt, la nécessité de stocker les végétaux le décide à acheter une maison à Angers, qu'il complète rapidement par l'acquisition de terrains où il implante une première pépinière. Sa femme quitte l'Oisans où pourtant elle retourne pour mettre au monde leurs cinq enfants.

La famille se consacre désormais à l'horticulture. Le fils aîné, Adolphe, poursuit l'activité de la pépinière à Angers, les deux autres garçons voyagent. Ernest, le second, part étudier l'horticulture en Angleterre puis en Allemagne, exerce un temps à Madrid avant de revenir à Angers. Le plus jeune frère, Lucien, s'installe définitivement en Espagne où il fonde à son tour une pépinière.

Au début des années 1920, **Ernest Turc,** fort de sa formation en Angleterre et en Allemagne, développe la production et le commerce des bulbes à fleurs à partir de l'établissement situé rue des Ponts de Cé, à Angers, au milieu d'une zone de production. Malade des suites de la Grande Guerre, il décède prématurément alors que ses deux enfants sont encore en bas âge. Sa veuve, Berthe, reprend les rênes de l'entreprise en 1934. Elle fait prospérer la "Maison" Turc grâce à une vision novatrice, fondamentalement axée sur l'obtention de nouvelles variétés en dahlias, cannas et glaïeuls…

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, dès leur retour à la vie civile en 1945, Jean et Robert Turc viennent aider leur mère. Jean, passionné d'horticulture, oriente sa carrière vers… la politique ! Robert , horticulteur né,

ÉTABLISSEMENT D'HORTICULTURE

Ernest TURC

94, Rue des Ponts-de-Cé, 94 — ANGERS

OIGNONS A FLEURS
ANÉMONES
RENONCULES - IRIS
LYS - NARCISSES
CANNAS
DAHLIAS
BÉGONIAS - TIGRIDIAS
JACINTHES
TULIPES
GLAIEULS, ETC

ROSIERS
PLANTS FRUITIERS
ARBUSTES D'ORNEMENT
ARBRES FRUITIERS
PLANTES GRIMPANTES
OEILLETS
PLANTES A FORCER
PLANTES VIVACES
VIOLETTES
FRAISIERS, ETC

CONDITIONS DE VENTE. —

AVIS. —

ANÉMONES

ANÉMONES DOUBLES

ANÉMONES SIMPLES

Catalogue & tarifs, automne 1928 - printemps 1928

Dahlia
"Château
de la Bourdaisière"
© Ernest Turc

prend la direction de l'entreprise qu'il va diriger jusqu'à la fin des années 1980. Depuis les années 1970, l'entreprise est totalement installée dans la vallée de l'Authion, entre Angers et Saumur, sur des terrains plus adaptés à une production intensive. Les savoir-faire se modernisent, notamment avec la construction de bâtiments abritant des cellules de préparation de bulbes à température contrôlée qui permettent d'avancer ou de retarder la floraison des oignons à fleurs.

Avec l'aide de son beau-frère et de son cousin, Jean-Charles et Philippe Turc, Michel Velé, gendre de Robert, dirigera l'entreprise jusqu'en 2008. Pendant cette période, l'aventure végétale continue avec une nouvelle implantation en Bretagne, à la Pointe de la Torche dans le Finistère, pour développer des cultures de bulbes à floraison printanière (tulipes, jacinthes, iris, muscari...). C'est aussi au cours de cette décennie qu'un laboratoire de recherche est créé, développant les capacités de l'entreprise dans l'obtention et la création de nouvelles variétés.

Depuis 2004, un autre membre de la famille Turc, Bertrand, s'intéresse au monde de la semence potagère et florale. Il reprend, à cet effet, deux entreprises de ce secteur et, en 2008, assure la direction du groupe de production d'oignons à fleurs et semences, vendant des nouvelles créations.

La tradition familiale et la transmission…

Depuis les débuts de la Maison Turc jusqu'à aujourd'hui, c'est bien la passion du végétal, mais surtout celle de l'innovation, qui ont guidé et animé les générations successives.

Ce goût de la création de nouvelles variétés aura été le fil conducteur des hommes de l'entreprise, auquel s'ajoute une prédisposition certaine dans l'art de faire apprécier ces créations, en France et, tout naturellement, au-delà des frontières de notre pays.

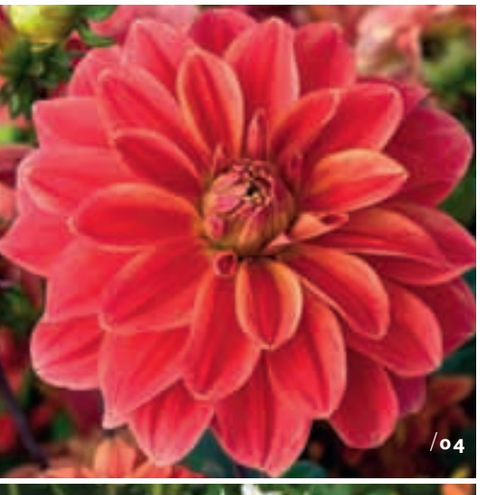
Les plantes à bulbes, pour donner de belles fleurs, doivent d'abord faire de belles racines…

Les "racines" de l'entreprise se sont bien développées grâce aux hommes et femmes qui les ont soignées…

/01

/02

/03


/04

/05

/06

/07

/08

/09

/01-ANKARA
fam. BUISSON
rose pâle - 2009

/02-TOUPIE
fam. BALLE
rose - 1997

/03-FARO
fam. BALLE
grenat- 1998

/04-MARRAKECH
fam. BUISSON
rouge reflet jaune - 2009

/05-BEL AMOUR
fam. DÉCORATIF
rose cœur jaune - 2008

/06-AVALANCHE
fam. DENTELLE
blanc - 2001

/07-IDYLLE
fam. CACTUS
rose pâle - 2010

/08-BLACK TOUCH
fam. CACTUS DENTELLE
grenat fonçé - 1979

/09-FEU-FOLLET
fam. DÉCORATIF
rouge, revers pétales jaunes - 2009

/10-CARTOUCHE
fam. DÉCORATIF
saumon - 2000

/11-CALIN
fam. BUISSON
jaune cœur rosé - 2009

/12-ARTABAN
fam. POMPON
jaune pointé rose - 2003

/13-OTHELLO
fam. POMPON
violet -1995

/14-FANCY
fam. BUISSON
blanc rose - 1989

/15-INNOCENCE
fam. NAIN SIMPLE
blanc - 2010

/10

/11

/12

/13

/14

/15

© Ernest Turc

PASSIONNÉMENT, À LA FOLIE,

Parmi les plus beaux dahlias d'Ernest Turc...

DU PÈRE AUX FILS, *la pépinière*

Jean-Pierre Hennebelle

Jean-Pierre Hennebelle, le gentleman pépiniériste

Malus ‘Comtesse de Paris’, *Crataegus* ‘Princesse Sturdza’, Berberis ‘Diabolicum’… des arbustes aux incroyables couleurs dont les noms suffisent à évoquer leur obtenteur, Jean-Pierre Hennebelle. Issu d’une famille d’agriculteurs installée dans le village de Boubers-sur-Canche (Pas-de-Calais), Jean-Pierre Hennebelle pratique assidûment la course à pied. À l’occasion d’entraînements répétés dans les bois alentour, il finit par tomber amoureux des arbres. Au cours des années 1960, alors que son village obtient le prix du plus beau village fleuri de France, il transforme la ferme familiale qu’il aménage petit à petit en pépinière. Après avoir cultivé des annuelles, puis des plantes vivaces, il se lance dans la production d’arbres et d’arbustes. Son esprit de curiosité le pousse à réaliser des tas de semis dans différentes familles d’arbustes qu’il suit et étudie parfois durant une quinzaine d’années, le temps qu’ils produisent des floraisons et des fructifications. Bannissant tout produit chimique de sa production, il s’intéresse aussi aux semis spontanés déposés par la nature dont il récupère et élève les spécimens qui lui paraissent les plus prometteurs.

Le nom de “La Ferme Fleurie” commence à circuler dans le milieu des jardiniers et collectionneurs, parmi lesquels la princesse Greta Sturdza, Louis-Xavier Delecour de l’APBF (Association des Parcs Botaniques de France) ou encore le botaniste Jacky Pousse. Au fil des années, la pépinière s’enrichit grâce aux graines rapportées d’arboretums du monde entier, en particulier de Chine, par un véritable réseau de collectionneurs voyageurs qui aiment à retrouver cet homme hors du commun dont **la pépinière ressemble à un jardin paysagé où les associations de plantes parlent de couleurs, de textures mais aussi de parfums.** Son art de transmettre son amour pour les plantes fera des adeptes dont Jean-Loup et Nicolas, ses fils, mais aussi certains stagiaires devenus depuis de grands professionnels comme Didier Willery, auteur prolifique de livres et articles consacrés aux plantes, en charge du jardin du Vasterival ou encore Christophe Marsille créateur de la pépinière Vallonchêne. En 2002, à sa disparition prématurée, la princesse Greta Sturdza déclarera “Il fut pour moi l’un des plus grands pépiniéristes que j’ai eu la chance de rencontrer”.

Nicolas & Jean-Loup Hennebelle © Béatrice Pichon

Malus © Hennebelle

Jean-Loup et Nicolas Hennebelle,
l'amour des plantes pour héritage

sur quel mode votre père vous a-t-il transmis le "virus" des plantes ?

Enfants, notre terrain de jeu était la pépinière qui nous apparaissait comme un jardin merveilleux. Très tôt notre père nous a sensibilisés aux couleurs et aux formes. Par exemple nous devions lui demander le nom des plantes qui nous paraissaient belles. C'était un enseignement sans contrainte, un peu un jeu de questions / réponses. Plus tard, à l'adolescence, nous gagnions un peu d'argent de poche en désherbant les allées qui séparaient les différentes associations de plantes. À force de les revoir régulièrement, nous finissions par nous familiariser avec elles. Les années passant, nous revenions à la pépinière pour le repiquage des jeunes plants qu'il nous apprenait à associer. Toute cette transmission s'est effectuée progressivement, dès l'enfance.

vous imaginiez-vous succéder à votre père ?

Pas du tout. D'autant qu'il ne voulait pas que nous suivions des études d'horticulture. Il estimait que les belles plantes y étaient oubliées. Nous avons suivi des voies plus générales mais comme nous revenions régulièrement aider notre père, la question de la relève s'est imposée naturellement. En 1998, j'ai décidé de travailler à la pépinière avant d'être rejoint par Jean-Loup en 2001, un an avant la disparition de notre père.

Pourquoi avez-vous choisi de lui succéder ?

Nous aimions ce métier et, cela peut sembler démodé, nous ressentions aussi la nécessité de remplir un devoir de mémoire, de continuer à faire vivre cet endroit qu'il avait créé. C'est la raison pour laquelle nous avons souhaité lui rendre hommage en rebaptisant la pépinière à son nom.

comment vous êtes vous approprié cet héritage ?

Notre volonté est de préserver le patrimoine légué par notre père, en multipliant ses créations et en protégeant officiellement celles qui ne l'étaient pas. Mais s'il demeure notre source d'inspiration, nous sommes tenus d'évoluer selon les besoins actuels. Par exemple, il n'élevait que des plantes en pleine terre, or pour nous qui participons à une vingtaine de fêtes des plantes par an, la préparation des plantes en motte nous prendrait trop de temps, d'autant que si elles ne sont pas vendues, il faut les remettre en terre. C'est la raison pour laquelle, en parallèle à nos cultures en pleine terre, nous avons mis en place environ 25% des cultures en containers qui nous permettent de participer aux fêtes des plantes et également de vendre des arbres et des arbustes toute l'année, même en été. Une décision qui nous a valu d'essuyer quelques critiques !

Et vous à qui transmettez vous vos connaissances et votre passion ?

Comme notre père le faisait, nous consacrons du temps à nos stagiaires et comme lui, nous envoyons les meilleurs d'entre eux effectuer un stage au Vasterival.

Quelques mots quant à l'espace de la pépinière que vous avez dédié à votre père ?

Notre père avait pour habitude de baptiser les allées de la pépinière du nom de personnalités qui comptaient à ses yeux, comme Jacky Pousse ou encore la comtesse de Paris, aussi nous nous sommes dit que ce serait la moindre des choses qu'il y ait un espace dédié à sa mémoire, ou plutôt à son esprit comme nous l'a suggéré Robert Mallet. Nous avons ouvert ce jardin hommage au bout de sept ans, une fois que les arbres et les arbustes avaient atteint leur taille adulte. Nous y avons rassemblé et associé toutes les plantes qu'il aimait. Une manière de lui dire à notre tour, combien nous l'aimions.

Portrait de Jean-Pierre Hennebelle

34

PROTÉGER
pour transmettre

par **DANY SAUTOT**

Le Jardin de Brécy © D. Wirth

Des lois à la rescousse des patrimoines historiques

À la fin du XVIIIe siècle, les premiers inventaires d'édifices historiques et d'objets d'art sont engagés. Toutefois, ce n'est qu'au lendemain des Trois Glorieuses (27, 28 et 29 juillet 1830) que le poste d'inspecteur des monuments historiques est instauré. Publiés entre 1820 et 1878, l'ouvrage d'Alexandre de Laborde, Monuments de la France classés chronologiquement et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts ainsi que les premiers volumes des Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France soulignent la nécessité d'instaurer à long terme une politique de restauration et de sauvegarde. La première loi relative à la protection des monuments historiques ne sera votée qu'en 1887 avant que le 31 décembre 1913, une nouvelle loi – toujours en vigueur aujourd'hui – définisse les modalités d'interventions relatives "à la protection des monuments naturels et des sites de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque". Elle élargit ainsi la première loi, en précisant de nouveaux objectifs qualifiés par les termes : "naturel", "scientifique", "légendaire" et "pittoresque". Son application incombe au ministre chargé des affaires culturelles.*

Du vivant envisagé à la manière de l'architecture

La désertification des campagnes constatée à la suite de la guerre de 14-18 se manifeste en particulier par le quasi abandon de certaines grandes propriétés. L'urgence de protéger les "monuments vivants" dont le jardin et le paysage, s'exprime un an après le krach boursier de 1929 quand le sentiment d'un prochain chaos semble participer d'un retour à des valeurs menacées de disparition.
La loi du 2 mai 1930 aura, entre autres vocations, celle de préserver, de révéler, voire de restaurer ou de restituer des jardins dits "historiques". Traces, écrits, dessins vont justifier leur classement ou leur inscription au titre des monuments historiques. En 2010, sur les 2193 parcs et jardins protégés au titre des Monuments historiques, 595 bénéficient d'un classement et 1598 d'une inscription.

Du jardin au grand paysage : mesures de protection particulière

En 2003, le Conseil national des parcs et jardins est institué par un décret du Premier Ministre, sur proposition du Ministère de la Culture, sous la présidence de Jean-Pierre Bady, Conseiller-maître à la Cour des comptes. Lieu de concertation et d'échanges entre partenaires publics (ministères, collectivités territoriales) et partenaires privés (associations et personnalités qualifiées), le Conseil a pour vocation d'intervenir dans les domaines de protection, d'entretien, de restauration, de création et de valorisation des parcs et jardins. Les premières mesures à son actif seront entérinées par l'ordonnance du 8 septembre 2005. Les parcs et jardins protégés au titre des Monuments historiques disposeront d'un périmètre de protection de cinq cents mètres dans les zones de co-visibilité. Ce périmètre ne peut être établi qu'avec l'accord du ou des maire(s) concernés et de l'architecte des bâtiments de France. À Vaux-le-Vicomte (Seine-et-Marne) par exemple, la zone de protection intervient désormais sur cinq cents mètres à partir du fond du parc et non plus à partir de cinq cents mètres du château, comme la loi le stipulait auparavant.
Les perspectives bénéficient également d'une zone de protection. Déjà, en 1927, un décret du Conseil d'état avait assuré la protection de la perspective du Grand Canal à Versailles, sur plusieurs kilomètres.
Une mesure qui désormais peut s'appliquer aux jardins classés. Un schéma incluant le champ de vision est préparé avec l'architecte des bâtiments de France avant d'être soumis à l'approbation du ou des maire(s) concernés. Une fois l'obtention acquise, elle devient permanente. À Brécy, les deux perspectives vont ainsi être classées. Ce sont des tunnels de vision assez étroits, délimités par la co-visibilité depuis le jardin classé. Toute demande de permis de construire sur ces zones protégées doit être préalablement soumise à l'approbation de l'architecte des bâtiments de France qui ne dispose que de deux mois pour répondre. Le mois de juillet semble être le mois de prédilection des promoteurs pour adresser leur demande !

Le label "Jardin remarquable"

Une circulaire du Ministère de la Culture et de la Communication, datée du 17 février 2004, crée le label "Jardin remarquable" sur une proposition du Conseil national des parcs et jardins. Celui-ci souhaite ainsi ouvrir au public "les jardins beaux et agréables à visiter" tout en permettant aux propriétaires de ces jardins de bénéficier d'un agrément fiscal[1]. Après examen des différentes candidatures, le label est attribué par un groupe de travail régional, réuni par le préfet de région. Délivré pour cinq ans renouvelables, le label s'adresse à l'entité jardin et jardinier ; il est automatiquement remis en cause si le propriétaire ou le jardinier change. Parmi les obligations auxquelles sont soumis les propriétaires, l'ouverture au public est incontournable : 40 jours du 1er juillet au 30 septembre ou 50 jours du 1er avril au 30 septembre dont 25 jours fériés ou dimanches, pour une durée minimum de 4 heures journalières. Le critère d'intérêt historique n'étant pas le seul pris en compte, le label concerne aussi les jardins de conception récente. Ainsi sur les 353 "Jardins remarquables" répertoriés en 2010, seulement 180 étaient inscrits ou classés au titre de Monument historique. Autre initiative du Conseil national des Parcs et Jardins, la campagne annuelle "Rendez-vous au jardin" qui se tient tous les premiers week-ends de juin depuis 2003, se déroule sur le même modèle que les Journées du Patrimoine de septembre. En juin, jardin oblige !

Le Jardin de Brécy (Calvados)

Les origines du jardin remontent à la seconde moitié du XVIIe siècle. Une référence historique qui fait de lui l'un des rares exemples de cette époque ayant traversé l'histoire. Vers 1620, la maison est construite. La propriété est acquise en 1646 par Jacques Ier Le Bas qui décidera de la création du jardin. Au cours du XVIIIe siècle, les pavillons sont érigés. La maison et le jardin sont classés Monument historique en 1905. Pourtant l'ensemble est en ruine. La chapelle n'a plus de toit, les murs croulent sous le lierre. Le jardin est vide, les vases et les lions de pierre jonchent le sol. Mais, à l'époque, l'architecte avait su lire le site. Le classement a permis de le protéger d'une dégradation ultérieure. En 1918, il est acheté par Rachel Boyer, sociétaire de la Comédie Française. Elle remet en état la chapelle et une partie de la maison. À sa mort, Brécy redevient une ferme jusqu'à son achat, en 1955, par l'académicien Jacques de Lacretelle. Il entreprend une série de travaux dans le jardin avec l'installation de topiaires et la reconstitution du parterre de broderies… Travaux qui lui permettent de bénéficier de la déduction fiscale inhérente à l'entretien d'un Monument historique. Brécy est revendu en 1992 à Barbara et Didier Wirth.

* voir à ce sujet, L'Architecture d'Aujourd'hui, n°386, novembre-décembre 2011

[1] L'agrément fiscal, sous forme de déductions des revenus, s'applique automatiquement aux monuments historiques, classés ou inscrits, et aux "Jardins remarquables". Il permet de déduire tous les travaux de restauration, d'entretien, l'achat des plantes, les salaires et les charges sociales des jardiniers, le matériel de jardinage et son entretien.

Plan du Parc des Prés du Goualoup, Domaine de Chaumont-sur-Loire

© Agence Louis Benech

LE DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE, *transmettre* **pour créer**

D'HENRI DUCHÊNE À LOUIS BENECH

Carré & rond, Yu Kongjian - Prés de Goualoup
© E. Sander

CHANTAL COLLEU-DUMOND
à propos du Parc des Prés du Goualoup

"Le Parc des Prés du Goualoup, qui faisait naguère partie de l'immense propriété des Broglie, a été créé en 2011 pour accueillir des jardins et des œuvres d'art – vocation fondamentale du Domaine de Chaumont-sur-Loire dans une temporalité différente de celle du Festival. Liés aux grandes civilisations du jardin, plusieurs jardins pérennes seront créés, avec des jardins satellites très contemporains confiés à de grands paysagistes, qui seront offerts au regard pendant une dizaine d'années. C'est ainsi qu'un premier jardin "d'esprit chinois" a d'ores et déjà été créé par Che Bing Chiu, grand spécialiste du jardin chinois et que deux jardins ont été réalisés par Wang Shu, prix Pritzker d'architecture 2011 (Le jardin des nuées qui s'attardent) et Yu, qui a conçu un magnifique jardin de bambous rouges et verts. Le Parc des Prés du Goualoup accueille également un jardin du grand paysagiste japonais Shodo Suzuki (L'archipel) et des œuvres d'art, commandes confiées à l'artiste japonaise, sculpteur de brouillard, Fujiko Nakaya (Sculpture de brume) et à l'architecte designer italien Andrea Branzi (Recinto sacro, cercle de verre et de cristal). Ce nouveau site de la création contemporaine joue donc avec toutes les temporalités, celle du temps long du parc, magnifiquement dessiné par Louis Benech et des jardins pérennes et celle de jardins ou d'œuvres présents pour quelques mois ou quelques années."

>entretien
AVEC LOUIS BENECH

comment avez-vous abordé votre travail dans les Prés du Goualoup, ce site qui avait été dessiné en 1884 par le paysagiste Henri Duchêne ?
La commande du Parc des Prés du Goualoup ne s'inscrit pas dans une restauration mais plutôt dans la prolongation du travail d'Henri Duchêne. Je suis donc intervenu en douceur dans un jardin existant, dans un mode de pensée transmis et dans une lecture spatiale présente. La complexité étant d'y faire cohabiter des histoires de jardins qui n'ont rien à voir les unes avec les autres.

Des jardins totalement autonomes dans un jardin existant ?
J'ai tiré des traits sous forme de haies derrière lesquelles les artistes ont la liberté de créer un grand jardin et ses satellites associés sans que cela perturbe le paysage. De manière aussi à ce que les visiteurs découvrent "par surprise" ces différentes histoires de jardin. Les haies agissent comme des paravents qui se floutent grâce aux bribes de la végétation spontanée qui s'est développée et que j'ai en partie conservée comme les épines noires (*Prunus spinosa*), les nerpruns alaternes (*Rahmnus alaternus*) ou encore des houx (*Ilex*).

Avez-vous pu conserver certains éléments structurants d'Henri Duchêne ?
Ma volonté a été d'écrire cette nouvelle histoire des Prés du Goualoup en respectant les deux axes de percées existants et certains bosquets plantés par Duchêne. Par exemple, j'ai replanté quasiment les mêmes essences au sein du bosquet central ; il y avait là des platanes communs (*Platanus* x *acerifolia*) sous lesquels j'ai installé des érables de Norvège (*Acer platanoides*) qui apportent des nuances de couleurs en automne et qui supportent de pousser légèrement à l'ombre, ce qui n'est pas le cas des platanes ; j'ai replanté à côté un bosquet de platanes d'Orient (*Platanus orientalis*) là aussi pour un jeu de modification légère d'essences mais qui n'entrave pas ces percées.

vous évoquez souvent votre rôle de "passeur" dans les jardins historiques où vous intervenez, comment envisagez-vous ce rôle à Chaumont-sur-Loire dans les Prés du Goualoup mais également dans le Parc historique ?
Je plante pour l'avenir ! Par exemple il existe un bosquet de cèdres de l'Atlas (*Cedrus atlantica*) que j'ai doublé par un groupe de jeunes cèdres pour établir un jeu de piston et que l'histoire continue à s'écrire. Ailleurs, c'est un bosquet de cèdres de l'Himalaya ou Deodar (*Cedrus deodara*) que j'aimerais doubler derrière l'allée comme sur le dessin de Duchêne pour prolonger cette écriture. Il existait également des bosquets de pins noirs (*Pinus nigra* 'Austriaca') qui étaient très abîmés et que j'ai replantés à proximité pour avoir en hiver la lecture de ces pins. Dans le Parc historique, à proximité du Château, Duchêne avait planté des cèdres pour relayer ceux qui avaient été installés là par le marquis d'Aramon, le précédent propriétaire avant l'achat par la princesse de Broglie. Tous ces cèdres sont toujours présents. Cette double écriture prévisionnelle fonctionne aujourd'hui pour notre plus grand plaisir mais, à l'origine il s'agissait bien de doublage. Evidemment, cela n'aurait pas de sens que je triple cette opération !

De Henri Duchêne à Louis Benech, quelle transmission ?
Une transmission empreinte de respect, avec parfois un petit dérapage qui tient de l'adaptation liée soit à des effets de constat, soit à la transformation des usages comme l'ouverture au public ou à de nouvelles finalités. Ainsi, les Prés du Goualoup permettent d'ores et déjà aux visiteurs d'appréhender des cultures différentes autour du jardin, d'en comprendre aussi l'authenticité dans un lieu historique en évolution.

© Fondation Claude Monet, Giverny / Droits réservés

DANS LES PAS DE CLAUDE MONET *jardinier*

3 mai 1883, Claude Monet signe le bail de location du "Pressoir", la maison qu'il a découverte à Giverny et dont il se rendra acquéreur sept ans plus tard.
5 décembre 1926, décès de Claude Monet à Giverny. Blanche Monet Hoschedé, sa belle-fille, demeure sur la propriété.
1947, décès de Blanche Monet Hoschedé. Un seul jardinier est chargé d'un minimum d'entretien, là où du temps de Monet dix jardiniers étaient occupés à plein temps, douze mois sur douze.
1966, décès du plus jeune fils de Claude Monet, Michel, qui lègue par testament la propriété de Giverny et ce qui reste des collections à l'État par l'intermédiaire de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France.
1976, Gérald van der Kemp entreprend la restauration de la maison et du jardin (le Clos Normand et le Jardin d'eau) Claude Monet à Giverny.
1er juin 1980, ouverture au public : 70 000 visiteurs la première année.
1er juin 2011, après 35 ans Gilbert Vahé, artisan de la renaissance du jardin, cède sa place à James Priest. La Fondation Claude Monet à Giverny accueille plus de 500 000 visiteurs par an.

sur les traces de la mémoire

En 1977, l'Institut demande à l'académicien Gérald van der Kemp, Conservateur en chef du château de Versailles, d'intervenir pour le sauvetage de Giverny. Grâce au mécénat initié aux États-Unis à travers la Versailles Foundation créée par Gérald van der Kemp et son épouse afin d'aider le château de Versailles, des fonds sont levés pour restaurer la maison et le jardin de Claude Monet. Envahi par les ronces et les mauvaises herbes, le Clos Normand ressemble davantage à une friche qu'à un jardin ; quantité d'arbres sont morts, les serres n'ont plus de vitres, les arceaux sont rongés par la rouille. Le Jardin d'eau n'est plus qu'une mare abandonnée aux eaux noirâtres, totalement asphyxiée, aux rives infestées de rats d'Amérique ; seule la glycine plantée par Monet résiste sur le pont japonais à moitié écroulé.
Sous la direction de Gérald van der Kemp assisté du jeune jardinier, Gilbert Vahé, les jardins reprennent vie. Les arbres morts sont abattus, les parterres totalement labourés et replantés, les allées retracées, le pont japonais est reconstruit à l'identique en conservant les glycines que Monet avait installées. A l'époque, seulement cinquante ans se sont écoulés depuis la disparition du peintre. Les autochromes pris du temps de Monet, le témoignage d'amis et de membres de la famille, les commandes conservées par les pépiniéristes, dont Latour-Marliac auquel Monet avait passé des commandes de nymphéas, et l'article détaillé publié par Georges Truffaut dans la revue Jardinage en 1924 sont autant de sources qui contribueront à la renaissance du jardin.

Précieuses correspondances jardinières

L'homme de lettres Octave Mirbeau, le peintre Gustave Caillebotte et l'homme d'État Georges Clemenceau comptent parmi les intimes du peintre dont les écrits sous forme de correspondance, mais aussi d'articles témoignent de la passion éprouvée par Claude Monet pour son jardin. Tous sont d'émérites jardiniers qui partagent cette connivence particulière qui lie les vrais amateurs de jardins. Expériences heureuses et malheureuses, adresses de pépiniéristes, échanges de plantes, obtentions récentes et considérations météorologiques composent les "intrusions" foisonnantes du jardin parmi les préoccupations artistiques et intellectuelles dont leur correspondance se fait l'écho.
Le jardin de Claude Monet s'y dévoile. Octave Mirbeau évoque l'allée centrale qui vibre en été quand "*Les omnicolores capucines et les eschscholtzias* (sic) *safranés, croulent, de chaque côté de l'allée de sable, en dégringolées aveuglantes*"[1]. Dans un courrier daté début mai 1892, il s'adresse au peintre "*Voulez-vous encore des dahlias ?* (…) *Ça doit être joliment beau chez vous, avec vos clématites et vos iris…*". De Giverny sont expédiés des chrysanthèmes, des dahlias mais aussi des tournesols dénichés à Gand pour Petit Gennevilliers[2] d'où Gustave Caillebotte envoie des tournesols, des lis et, pour les bordures, des graines de *Veronica prostata* et d'*Erysimum pulchellum.*
Le pépiniériste de Caillebotte à Argenteuil, Godefroy, compulse ses catalogues pour constituer une collection de tournesols à la demande de Monet. Dans un courrier du 13 juin 1892, Caillebotte suggère à Monet de noter "*au fur et à mesure de leur floraison, des plantes vivaces intéressantes que vous verrez. Je ferai la même chose pour vous. À l'automne nous en recauserons. De cette façon et avec le temps nous arriverons peut-être à quelque chose*". Les glaïeuls font l'objet d'échanges entre Clémenceau et Monet. Le ton du "Tigre" se fait volontiers blagueur quand il écrit depuis son jardin au Maître de Giverny "*Les cinq mille glaïeuls ont de belles pointes vertes. Quand ils diront Papa, peut-être les entendrez-vous*".[3]

[1] Octave Mirbeau, "Claude Monet" dans *L'Art dans les Deux Mondes*, 7 mars 1891, n°16, p. 183-185.
[2] En mai 1881, les frères Caillebotte (Gustave et Martial) achètent une propriété au Petit Gennevilliers, sur la rive de la Seine face à Argenteuil où Gustave s'adonnera à ses deux passions : le jardinage et la conception de bateaux à voile.
[3] Vivian Russell, *Le Jardin Impressionniste de Claude Monet*, *Giverny au fil des saisons*, traduit de l'anglais par Pierre Saint-Jean, Albin Michel, 1996, p. 47

© Fondation Claude Monet, Giverny / Droits réservés

© difalconne.com

RENCONTRE AVEC

JAMES PRIEST,

chef jardinier de la Fondation Claude Monet à Giverny

comment avez-vous abordé votre mission de chef jardinier dans ce lieu qui peut être considéré comme un véritable "monument" tant par la personnalité de claude monet que par l'engouement qu'il suscite auprès du public ?

Je suis arrivé dans un jardin vivant que j'ai d'abord essayé de comprendre et d'analyser. Mon regard neuf et extérieur m'a permis de prendre une certaine distance avec des habitudes qui s'étaient naturellement installées depuis trente-cinq ans. Un jardin est soumis tous les ans à des évolutions parfois infimes mais qui, au bout d'un certain nombre d'années, finissent par en changer la vision, même s'il s'agit de détails.

quels sont les "outils" de transmission qui vous permettent d'intervenir sur le jardin dans le respect de claude monet ?

Comme dans tous les jardins historiques dont les propriétaires ont disparu, il n'y a plus personne de vivant qui peut dire si les successeurs ont raison ou tort. D'autant que Monet n'avait jamais réalisé de plan de son jardin. Gérald van der Kemp s'était appuyé sur différents outils de transmission pour restaurer Giverny. Il y avait encore les traces "archéologiques" du jardin mais aussi les autochromes réalisés du temps de Monet et différents témoignages écrits et oraux. Il fallait que j'ose aller chercher sur quelles bases je pouvais intervenir. Très vite j'ai eu la certitude que Monet faisait son jardin comme il peignait et que je devais établir cette transmission depuis ses tableaux sans pour autant bouleverser le jardin tel qu'il existe.

vous faites référence aux détails que vous évoquiez ?

Oui, je pense en particulier au monochrome qu'il n'a jamais utilisé en peinture et dont je ne peux imaginer qu'il en ait fait usage au jardin. Je suis persuadé qu'il intégrait des touches de couleur qui venaient s'immiscer avec subtilité dans des massifs à dominante de telle ou telle teinte. Je vis donc entouré de reproductions de ses peintures que j'étudie dans les moindres détails afin de traduire leur finesse dans le jardin. Je me laisse guider aussi par son travail sur la lumière. À Giverny, quand il peignait le matin, ses toiles étaient empreintes de bleu parfois rehaussé de rose, comme les teintes de l'aurore, puis la lumière montait et les couleurs passaient par toutes les nuances de jaune avant de virer à l'orange et, avec le déclin du soleil, dans toute une gamme de rouges. Mon rôle est de transcrire ces différentes ambiances lumineuses tout en respectant l'harmonie et la cohérence des peintures de Claude Monet.

En conclusion ?

Depuis sa restauration et son ouverture au public en 1980, le jardin de Claude Monet a certainement gagné en beauté par rapport à l'époque du peintre, ne serait-ce que par les huit mois de floraisons qui se succèdent du 1er avril au 1er novembre. Mon rôle de jardinier s'inscrit dans l'enrichissement de ce qui a été accompli, en affinant sans cesse le choix des végétaux et leur ordonnancement afin que le jardin exprime au plus près le génie créatif de Claude Monet tel qu'il se livre dans ses tableaux.

L'art au jardin

Meules impressionnantes, **c'est ainsi que s'intitulait le jardin de Robin Godde cet été, au Festival des jardins de Chaumont-sur-Loire, hommage à Claude Monet et à ses célèbres compositions. Et c'est vrai que la parcelle occupée par ce jeune sculpteur transformé pour l'occasion en peintre… ou paysan, était à plusieurs titres impressionnante. D'abord, l'absence de végétal au sens vivant du terme qui tranchait avec l'ensemble des autres projets ; ensuite la taille de ces constructions de paille qui semblaient déborder par-dessus les haies ; enfin la singularité des formes où chaque meule représentait une région, une culture différente, histoire de donner à voir ou à revoir ces constructions élaborées qui participaient il y a encore peu de temps au paysage des campagnes… histoire aussi de transmettre un peu de cette culture agraire que les nouvelles générations n'auront que très peu de chance de connaître.**

www.robingodde.com
www.domaine-chaumont.fr

Meules impressionnantes, Robin Godde © Domaine de Chaumont-sur-Loire

CULTIVER LE BEAU ET L'UTILE

Les poteries Goicoechea

Depuis 1960, l'art de la poterie se transmet de génération en génération dans la famille Goicoechea, à Ossès. C'est dans ce village situé entre les montagnes des Pyrénées et les vallées riantes du Pays Basque, que la famille Goicoechea a installé ses ateliers. Ici, le culte du bel objet manufacturé passe par un savoir-faire traditionnel appliqué à des formes contemporaines.

Issue des carrières familiales, l'argile pure, à 100% naturelle, se laisse façonner par les mains expertes des artisans avant de chauffer doucement dans des fours à la pointe de la technologie. L'exceptionnelle technique du tournage à la corde témoigne encore aujourd'hui de l'art abouti, transmis et pratiqué dans les ateliers. La simplicité des formes laisse tout son pouvoir à la poésie de la matière.

En 2008, la poterie familiale obtient le label d'"Entreprise du Patrimoine Vivant" décerné par le Ministère de l'Économie, des Finances et de l'Industrie qui distingue les entreprises aux savoir-faire artisanaux et industriels d'excellence, caractérisées par une histoire, un patrimoine et des capacités d'innovation. **Une illustration d'une transmission réussie, active et tournée vers l'avenir !**

www.poterie-goicoechea.com

Sèvres, la fleur de l'art

Comment faire perdurer et transmettre les savoir-faire de l'une des plus anciennes manufactures de porcelaine d'Europe, Sèvres, fondée en 1740 grâce à la volonté de Madame de Pompadour, favorite du roi Louis XV ?

La réponse ? En transformant la vénérable manufacture en une Cité de la Céramique où les artistes contemporains sont invités à collaborer avec les meilleurs techniciens de cet art du feu traditionnel. Une politique audacieuse qui a vu défiler depuis bientôt dix ans les plus grands artistes et designers de Soulages à Louise Bourgeois, en passant par Fabrice Hybert, Andrea Branzi, Ettore Sotsass... La meilleure manière de repousser les limites de la porcelaine en libérant la forme, la matière... et les esprits ! Témoin clé : la sculpture insensée imaginée par Johan Creten pour laquelle les artisans de Sèvres ont su dépasser les limites de leur virtuosité tout en faisant preuve d'innovation technique. Une gageure qui a convaincu les collectionneurs d'art contemporain.

Odore di femmina, Johan Creten © Sèvres Cité de la Céramique

www.sevresciteceramique.fr

/2

/3

/4

/6

/1

DEMAIN ? DÉJÀ !

MAI 2013

JARDIN D'ESSAI DE L'OTJ

JOURNÉES DES PLANTES DE COURSON

© Franck Beloncle

Le Jardin d'Essai a signé les 10 ans d'existence de l'OTJ : une synthèse des thèmes abordés dans les précédents carnets des tendances, tournés vers le futur, selon les nouveaux usages du jardin.

/5

Michel Conte, président de l'OTJ aux côtés des créateurs

/1

>LE PRINCIPE

Cette création est pensée comme la traduction des usages futurs du jardin, son adaptation aux rythmes de la vie. Une réalisation qui se démultiplie en autant de situations fertiles, afin de s'accommoder à l'environnement et aux nouveaux besoins : faire un jardin partout quelle que soit la surface, un jardin perché, un jardin suspendu, un jardin vertical, un jardin accroché… un jardin pluriel.

>LES CIRCULATIONS

La structure en bois, du fait de sa configuration spatiale et son mode constructif, permet de générer une multitude d'espaces où plusieurs jardins s'installent, où la fertilité apparaît. La construction faite d'un empilement de fustes compose autant de plateaux que l'usager peut gravir, longer, traverser, sur lequel s'asseoir.
A ces scènes de vie, des scènes végétales invitent à vivre au cœur de la nature même dans les espaces les plus exigus, les moins attendus.

>CONCEPTION SIGNÉE :

Quentin Geffroy, Mathieu Knaebel, Xavier Glémarec / ZEA
et Hugues Joinau / Dauphins.

www.zea-paysage.fr
www.dauphins-architecture.com

1/
Le jardin mère

2/
Le jardin de pluie

3/
Le jardin vertical

4/
Le jardin suspendu

5/
Le jardin balcon

6/
Le jardin nomade

Le jardin d'ombre

Le jardin toit

Le Jardin d'Essai s'est vu décerné le Prix du Domaine de Courson.
une distinction qui récompense la qualité,
la pédagogie en lien avec le thème développé.
un prix symbolique qui récompense
10 années de réflexions et d'engagement.

L'OTJ, tourné vers l'avenir

Nouvelle dimension pour le Jardin d'Essai : **L'Institut Jardiland fait don de celui-ci aux paysagistes dans le but de perpétuer cette expérience végétale.**

Trouver une destination porteuse de l'esprit de 'Jardins Fertiles' en tout lieu tel était l'enjeux.

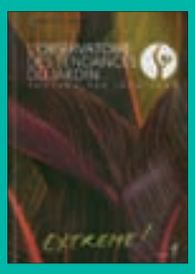
La structure bois accueillera des plantations et des activités en lien avec la terre.

Le végétal sera mis en scène dans un jardin laboratoire, où il sera support à de nouvelles pratiques théâtrales.

À suivre !

REMERCIEMENTS À :
Agrocampus Ouest pour la culture de végétaux, Jardinspirations pour sa collaboration dans la mise en place du jardin, les Urbainculteurs pour la fourniture des sacs du jardin nomade et Francis Geffroy pour les céramiques du jardin suspendu.

NUMÉRO 0 - 2002
© Création Atelier LZC



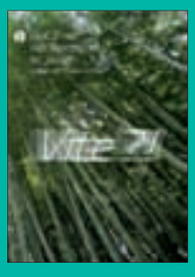
EXTRÊME ! - 2003
© Tropicanna®
Anthony Tesselaar Plants

LES ACROBATES - 2004
© Olivier Robert

RESPECT ! - 2005
© Olivier Robert

CRESCEND'O - 2006
© Franck Beloncle

LUMIÈRES - 2007
© Neil Kad



VITE ?! - 2008
© www.map-photos.com
A. Guerrier

ROBINSON - 2009
© Guillaume Viaud

LE BÉTON
& LE BOURGEON - 2010
© Geneviève Hergott

XY, FÉMININ|MASCULIN
2011
© Helene Schmitz

Les Carnets de l'OTJ

DEMAIN ? DÉJÀ ! - 2012
© Plainpicture/Lohfink

TRANS MISSION

par

L'Observatoire des Tendances du Jardin

SOUTENU PAR L'INSTITUT JARDILAND*

Imaginer l'évolution des univers liés au jardin.

La mission des dix-huit membres de l'Observatoire des Tendances du Jardin requiert l'expertise de chacun dans son domaine mais aussi la faculté d'inscrire cette évolution dans celle de la société. Fondé en 2002 par les volontés réunies de Jardiland et du Domaine de Courson, l'OTJ rassemble divers courants d'idées, d'expériences et d'approches du monde végétal.

Un thème annuel.

Chaque année, différents indicateurs concourent à cerner, puis à formuler le thème de l'OTJ. Retenues pour leur pertinence, des pistes de réflexion font alors l'objet de reportages, d'articles et d'interviews, rassemblés dans le *Carnet des Tendances du Jardin*.

Un réseau de personnalités.

La dynamique de l'OTJ s'exprime autant par la contribution de ses membres que par celle de spécialistes reconnus qui acceptent volontiers d'enrichir les différentes thématiques. Architectes, paysagistes, anthropologues, artistes, photographes, botanistes, historiens, pépiniéristes, designers, journalistes spécialisés... participent ainsi à la réflexion autour du végétal, de sa place et de son rôle dans le jardin mais aussi à l'extérieur de ses murs.

Le Jardin d'Essai de l'OTJ.

En mai, huit mois après la présentation du *Carnet des Tendances du Jardin* lors des Journées des Plantes de Courson, le Jardin d'Essai de l'OTJ propose une mise en scène autour du thème traité dans le Carnet. Confié, après sélection, à de jeunes paysagistes pour lesquels il constitue une formidable vitrine médiatique, le Jardin d'Essai bénéficie de l'expérience des membres experts et du savoir-faire des équipes Jardiland. La palette de plantes retenues est mise en culture et suivie par Agrocampus Ouest.

** Créé début 2008, l'INSTITUT JARDILAND est une structure de réflexion et d'action, indépendante du groupe Jardiland, qui accompagne l'ensemble des actions institutionnelles, actuelles et futures, orientées vers l'amélioration du cadre de vie, la préservation et le développement du patrimoine végétal. Une entité dans laquelle s'inscrit, naturellement, la mission prospective de l'OTJ.*

Azuma Makoto & Shiinoki Shunsuke

Auteurs de la photo de couverture du carnet

Artiste floral, le Japonais Azuma Makoto sculpte la matière même des fleurs en d'incroyables compositions vivantes. Prolongeant en la détournant la tradition de l'Ikebana, il cherche à créer des univers qui n'existent pas dans la nature en mariant au sein d'installations extrêmes et sophistiquées des fleurs qui n'auraient jamais dû se rencontrer parce que provenant de climats différents ou encore en jouant sur la diversité des saisons.
Explorant à ses débuts la couleur ou la richesse des textures, il s'intéresse désormais à la rencontre d'environnements pour élaborer des sculptures fantastiques qui plongent le spectateur dans un monde virtuel, à ce détail près qu'elles ne sont composées que de végétaux, eux, bien réels.
L'influence du photographe Shiinoki Shunsuke avec lequel il collabore depuis ses débuts (ils se sont rencontrés au lycée) est déterminante dans son travail, tant leur quête commune est de vouloir capter le vivant, de prétendre fixer une nature en perpétuelle métamorphose.
Le livre *Encyclopedia of Flowers*, fruit de leur collaboration, est la résultante de ce surprenant désir d'accéder à une virtuosité florale.

Encyclopedia of flowers Lars Müller Publishers
www.azumamakoto.com

Direction de la Publication
INSTITUT JARDILAND et le DOMAINE DE COURSON
www.jardiland.com rubrique Institut Jardiland
www.domaine-de-courson.fr

Direction de la Rédaction
Dany Sautot
Tél. +33 (0)1 43 21 24 21
couedic@mac.com

Direction Artistique conception graphique
Emilie Babikian
emilie@babikian.fr

contributeur Tendances
Jean-Marc Dimanche

service de Presse, communication, coordination
KINGCOM
Isabelle Wolf, Caroline Pigeon
Tél. +33 (0)1 40 40 50 00
c.pigeon@kingcom.fr
www.kingcom.fr
Avec le soutien de l'agence OBSERVATOIRE
Tél. + 33 (0)1 43 54 87 71

Remerciements
à l'ensemble des membres de l'OTJ
et aux personnalités qui ont accepté
d'illustrer ce numéro.

Jardiland Enseignes SAS - RCS Paris 444 750 368
Imprimé en U.E. - septembre 2013

RENDEZ-VOUS À COURSON
les 16, 17 et 18 mai 2014
pour découvrir le jardin d'essai
"Transmission".

TRANS MISSION

www.jardiland.com rubrique Institut Jardiland
www.domaine-de-courson.fr

L'observatoire des Tendances du Jardin

SOUTENU PAR L'INSTITUT JARDILAND

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-31-945
pefc-france.org

978-2-9537685-3-4 ISBN 15€